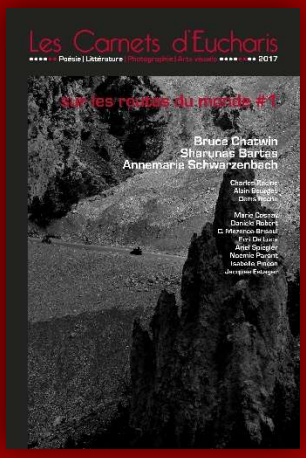
Les Carnets d'Eucharis

●●●●●Poésie | Littérature | Les Arts de l'Image (photo&vidéo) ●●●●● 2021

...

DOSSIER DE PRESSE

| 2011 – 2021



PRESSE ÉCRITE

Médiapart – Europe – Diérèse
Cahiers littéraires internationaux « Phoenix »
Cahier Critique de Poésie (CCP) du CipM
Le Matricule des Anges

SITES NUMÉRIQUES

Poezibao
Recours au Poème
Ent'Revues
J-P. Longre
Pierre Kobel
Sitaudis

| **http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/**

Dans ce jardin d'Eucharis

Patrice Beray
MEDIAPART

Edition : Revues & Cie

Revue numérique, chaque rendez-vous des *Carnets d'Eucharis* exalte à satiété l'œil des artistes comme autant d'espaces du dedans qui se découvrent poème, photographie, pensée, histoire, parce qu'il y a un mot, une matière, l'autre ou le monde pour les faire advenir.

Les deux récentes mises en ligne des *Carnets d'Eucharis* sont exemplaires de cette approche, qui est une ouverture, au ressort d'une sensibilité, celle de son unique revuiste, Nathalie Riera. Car solitaire, l'œil creuse d'abord de son empreinte toute présence, à la seule force de sa perception.

Ainsi de ces personnages figurés par l'objectif de la photographie (ou du cinéma... muet) qui n'attendent que d'être vus, et qui s'insinuent dans les pages d'un même numéro, telle l'actrice (et styliste plurielle) Natacha Rambova, compagne de Rudoph Valentino (en couverture du numéro de mai/juin).

Ou encore au travers des visées de la photographe allemande Marianne Breslauer (1904 - 2001) et de la jeune photographe Lilya Corneli (couverture du numéro de juillet/août).

Mais surtout, il faut prendre au mot cet espace qui s'effeuille du dedans au dehors, et entourner les pages (ou les éditer), car les mots nous guettent, nous épient même, dans ce jardin statuaire. *Les Carnets d'Eucharis* se rassemblent alors en un bouquet d'échos, dont le texte surgit à la tourne : la revue fourmille d'études, de présentations d'auteurs (de D. H. Lawrence à Bernard Noël en passant par Alejandra Pizarnik, Danielle Collobert ou Annemarie Schwarzenbach). C'est que la revue de Nathalie Riera sait s'adosser au contemporain pour un passage à l'œil, tout en levée d'écrous…

(voir ce billet : http://blogs.mediapart.fr/blog/patrice-beray/311208/pour-une-annee-lumiere-avec-nathalie-riera). Et dans le sillage de George Oppen*, on ne ratera pas l'incitation à visiter les expositions de John Cohen**, « photographe de la beat generation.

*A paraître en novembre une édition de ses « poésies complètes », traduites par Yves Di Manno, aux éd. José Corti (j'y consacrerai un article dans le journal).
**En juillet à l'adresse de la galerie Serge Aboukrat, place Furstemberg à Paris, et jusqu'au 24 septembre à l'initiative de Michèle Cohen à la galerie La Non-Maison, 22, rue Pavillon, 13100 Aix-en-Provence.

Patrice Beray

© MEDIAPART (19 août 2011)

- **SITE – http://blogs.mediapart.fr/edition/revues-cie/article/190811/dans-ce-jardin-deucharis**

Les Carnets d'Eucharis (vibrations de langue et d'encre), revue numérique animée par Nathalie Riera – *lescarnetsdeucharis.hautet-fort.com*

"En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînait vers le rivage: Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui. Il considérait Eucharis, qui s'éloignait de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa noble démarche. Il aurait voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente, il la voyait; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux; il croyait même parler à elle, ne sachant plus où il était et ne pouvant écouter Mentor." Fénelon, *Les Aventures de Télémaque* (1699)

Serait-elle nymphe inapprochable la poésie que l'on ne peut saisir et dont Nathalie Riera s'efforce de cerner les contours en multipliant les angles d'approche dans *Les Carnets d'Eucharis* ? Elle s'efforce, en présentant des livres de poètes vivants ou disparus, des photographies ou des entretiens, d'établir en ligne une présentation subjective (elle seule s'occupe des *Carnets d'Eucharis*) de ce qui la retient en poésie.

Nathalie Riera sait aussi donner une forme sonore frappante aux poèmes : sa lecture de *Ça écrire* de Chantal Dupuy Dunier (in *Diérèse* 48-49) est particulièrement vibrante : voix chaude et alternance des rythmes d'une parole vivante. On peut l'écouter sur son site grâce à un index facile à consulter.

Les bulletins de la revue sont bimensuels et le dernier paru (juillet/août 2011, numéro 29) s'ouvre sur un poème floral et sensuel d'Etienne Faure :

« Cette senteur au cou près des racines
longtemps après je la portais
en léger deuil de vous. » (*Horizon du sol*)

La suite du bulletin associe encore image et texte : le corps de la femme en nudité de fleur est exalté, caché, montré, deviné. Cohérence des représentations offertes qui invitent à un parcours sensuel et intime au cœur des notations végétales.

Suivent des textes en version bilingue, de Nadja Einzman en particulier (traduite par Chantal Tanet). Plusieurs extraits de *Ma sœur la vie et autres poèmes* de Boris Pasternak (Gallimard) sont ensuite proposés à la lecture.

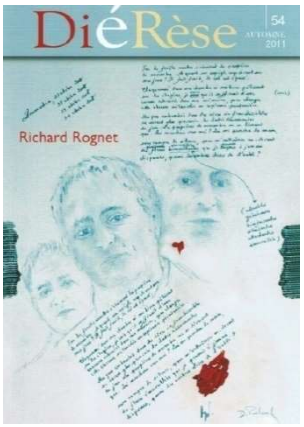
En fin de bulletin, Nathalie Riera présente *La huppe de Virginia*, de Sylvie Durbec, livre paru aux éditions Jacques Brémond.

Le bulletin se clôt sur la présentation de la revue *Diptyque*.

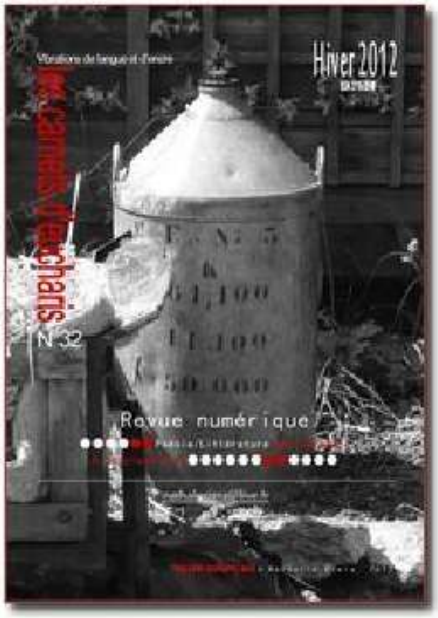
Gratuite, la revue peut se télécharger en PDF. Prochain numéro prévu pour septembre/octobre 2011.

Isabelle Lévesque

© DIÉRÈSE, N°54 (Automne 2011)



■ **SITE – http://diereseetlesdeuxsiciles.com/44674.html**



Nathalie Riera publie le 32ème numéro des Carnets d'Eucharis qu'elle a initiés au début 2008. Elle poursuit là une entreprise aux qualités exemplaires tant par la forme que par le fond. Accessible en téléchargement au format PDF, la revue est consacrée à la littérature, particulièrement la poésie, à la photographie et aux arts plastiques. On y trouve des textes, des recensions, des coups de projecteurs, des dossiers (dans ce dernier numéro la poète italienne Mariella Bettarini), des hommages, des port-folios, toute la diversité rassemblée d'une curiosité attentive et d'un savoir sans pédantisme.

Rien d'étonnant à cela quand on connaît le parcours de Nathalie Riera qui, de formations à la prise de parole en animations d'ateliers de théâtre et d'écriture avec des publics divers n'a cessé d'être en prise avec une réalité humaine et sociale à laquelle elle tente de donner une juste place.

Rien d'étonnant non plus à lire Nathalie dont l'écriture mêle le souci de nommer sans entraves la réalité à une délicatesse musicale des mots et à ce que Gérard Larnac appelle un « pansensualisme ».

Il y a les ruines, les failles, que rien ne peut réparer, où se perd ma voix, ne reste que la fêlure d'une lettre
alors l'agrume des mots
comme l'anis et la verveine sont la joie du jardin
comme une goutte d'encre la rivière
STREAM LIKE A SPOT OF INK
s'embellir du velours, ne rien garder de la tristesse, au fil des ombres la foi pour
ce qui nous ouvre le chemin
à travers une branche, une goutte d'encre
marcher dans les allées où renaître après les feuilles, après le jaune
sur le papier vide, sur la route, le rebord du lit
ne veux pas la flétrissure
sur le papier sur la route, des paysages calmes et profonds, et mon visage qui raconte ses rêves, la douce parole de l'encre

In *ClairVision*, © publie.net

La Pierre et le Sel ne peut que recommander l'attention de tous ses lecteurs sur le travail de Nathalie Riera qui est un exemple de ce que permet Internet en termes de création et de réflexion, loin du superfétatoire et des egos.

Pierre Kobel

© LA PIERRE ET LE SEL (24 février 2012)

■ **SITE – http://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel/2012/02/les-carnets-deucharis-de-nathalie-riera.html**

Les métamorphoses d'Eucharis

Patrice Beray
MEDIAPART

Edition : Revues & Cie

L'album numérique des *Carnets d'Eucharis* de Nathalie Riera s'enrichit dorénavant d'un volume annuel, décliné sous forme papier. Le premier numéro vient de paraître, centré sur la figure et l'œuvre de Susan Sontag.
Même si nombre de revues (à l'instar d'*Europe*, mais aussi bien *Les Hommes sans épaules* de Christophe Dauphin, entre autres exemples) continuent de dédier leur espace exclusivement au texte, et ce indépendamment de leurs préoccupations, la revue est sans conteste un lieu privilégié pour interpeller, « mimer les arts voisins » selon la formule de Michel Deguy.

| Revue numérique, n°36, hiver 2013

Cette interrogation sur la matière, les enjeux qui sous-tendent la représentation en propre d'une pratique artistique, peut se traduire dans des approches de revuistes clairement revendiquées comme « transdisciplinaires » (ainsi que le promeut par exemple la revue *Gruppen*).
Format numérique, multimédia oblige, les publications essaimées par Nathalie Riera ont fait leur miel de ces pratiques croisées : poésie, fiction, réflexion s'offrant à d'autres tracés, à d'autres formes aux contours d'une même réalité, mais métamorphosée par le dessin, la photographie, la peinture, voire la traduction.
De même, ce premier numéro papier des *Carnets d'Eucharis* fait plus que la part belle à la photographie (Virgil Brill, Patricyan), à la peinture (Bruno Le Bail, Pierre Alechinsky).

Sans doute, le désir de tenir en main le volume de ces *Carnets* s'est-il manifesté dans le continu même, l'accompagnement fécondant de l'hommage qui est rendu à Susan Sontag. Dans le dossier qui lui est consacré, une phrase liminaire de Michaël Glück pourrait valoir pour l'ensemble du projet éditorial des *Carnets d'Eucharis* : « Tout, dans l'univers, existe pour aboutir à une photographie. » On y découvrira autour de Nathalie Riera, attachées « au désir d'émancipation totale » de Susan Sontag, de fortes contributions (Sylvie Durbec, Angèle Paoli...).
Dans cet ensemble qui requiert bien plus le sens de la métamorphose que celui essentialisé et clivant de la métaphore, on suivra « au pas du lavoir » les découvertes d'un riche cahier poétique scandé notamment par Béatrice Machet, Claude Minière, Georges Guillain, Gérard Cartier, Gilbert Bourson :

Des Tziganes sur la terrasse de l'aube
vont et viennent chaussés de rythmes

avec des pas naufrageant les marches de l'hôtel
qui flamboie sous son emplâtre de brouillard

qui peu à peu se dissipe et disperse le bruit
des tracteurs invisibles du monde

le matin jubile pour celui qui ouvre
sa chambre fermée avec la clé des mots

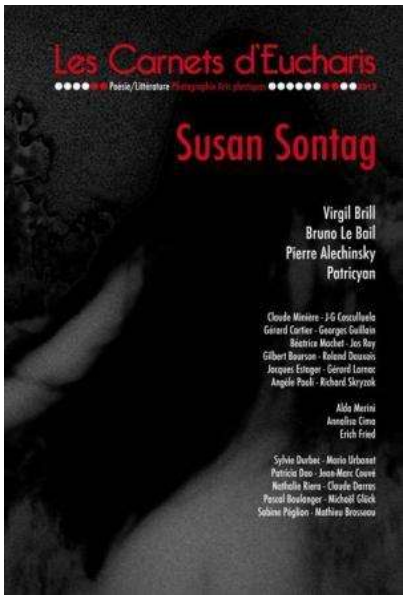
au mail-plus-loin des voix tendent leur épiderme
où stagnent en épis les roulottes des joies

qui peu à peu occupent le grand silenciaire
de la nostalgie

cependant que partout
le monde se déplie comme un billet de banque

(Gilbert Bourson)

Patrice Beray
© MEDIAPART (16 mars 2013)
■ **SITE – http://blogs.mediapart.fr/edition/revues-cie/article/160313/les-metamorphoses-deucharis**



Nathalie Riera est une lectrice infatigable. Egalement Poète, elle a publié *Puisque beauté il y a* (Lanskine, 2010), un recueil qui, en se gardant de tout solipsisme, couronne le jour qui passe et sait jouer des saisons de l'homme sur la terre. Depuis 2008, elle diversifie, dans sa revue numérique *Les carnets d'Eucharis,* les approches et les contenus littéraires. Sans sectarisme mais ouvert aux tendances esthétiques les plus novatrices, son site est devenu incontournable.

Voici aujourd'hui la publication d'une première version papier de ces carnets.

Ma décision d'en venir, une fois par an, à une version papier, est une manière de ne pas négliger un pan du lectorat qui s'avère peu attaché à la seule lecture numérique (…) Claude Minière m'a fait part de cette pensée : « dans le passage à l'édition papier, il y a un geste significatif. Par là, vous allez vers ce qui se donne à la main, ce qui peut se lire dans la main (dans la méditation) – et donc n'est plus sous l'impression binaire « informatique », se déroulant pour l'œil seul. (Réponse de Nathalie Riera à une question de Richard Skryzak dans l'avant-propos).

Au sommaire, on découvrira un dossier riche d'enjeux sur Susan Sontag (avec notamment des contributions d'Angèle Paoli, Jacques Estager et Nathalie Riera). La rubrique *Au pas du lavoir* nous offre à lire des poèmes de Mathieu Brosseau, de Gérard Cartier, de Gilbert Bourson, de Béatrice Machet… et de Claude Minière qui s'impose, d'après moi, comme le poète le plus singulier de notre modernité :

La mémoire passe de la ville à la campagne
quand les feuilles roses et grises s'unissent et se séparent selon le vent
le tronc ne bouge pas
déroulé du passage
définition spatiale du vocabulaire
au centre et à l'écart.

Les rubriques *Le chantier du photographe, Traduction et Recensions* concluent ce premier numéro d'admiration et de création.

Pascal Boulanger
© RECOURS AU POÈME (2013)

SITE – http://www.recoursaupoeme.fr/revue-des-revues/les-carnets-d%E2%80%99eucharis/pascal-boulanger

L'événement est à marquer d'une pierre blanche. Ces dernières années, on voyait surtout des revues qui passaient – étaient contraintes de passer – de l'état papier à l'état virtuel. On s'est presque habitué à tourner des pages qui n'avaient aucune réalité palpable, même si la machine, par excès de zèle, imite parfois le bruit ! La littérature, l'écrit, en voie de dématérialisation : la chose avait, a toujours, de quoi nous alarmer. Là, c'est l'inverse : le papier a une consistance, une odeur. On respire mieux soudain.

Les Carnets d'Eucharis, animés par Nathalie Riera, existent depuis 2008 en version numérique. Prose et poésie, mais aussi arts plastiques et réflexion critique se rencontrent, se croisent, dialoguent. Dans le premier numéro papier elle explique dans un entretien la vocation de sa revue : « *Ma décision d'en venir, une fois par an, à une version papier, est aussi une manière de ne pas négliger un autre pan du lectorat qui s'avère peu attaché à la seule lecture numérique. Je n'ai aucune certitude quant à savoir si cela est ou non un bon choix. Certains lecteurs ont trouvé la démarche curieuse, l'estimant à contre-courant de ce qui se passe actuellement, à savoir la désertion du support papier en faveur du support numérique.* » Puis elle cite cette amorce d'analyse par Claude Minière : « *Dans le passage à l'édition "papier", il y a un geste significatif. Par là, vous allez vers ce qui se donne à la main, ce qui peut se lire dans la main (dans la méditation) – et donc n'est plus sous l'impression binaire "informatique", se déroulant pour l'œil seul. C'est important.* » Oui, Claude Minière a raison de souligner la signification de ce passage préalable par la main qui éprouve avant l'œil, autrement que lui. Ce « travail de circulation » dont parle Nathalie Riera trouve là, en même temps que son support naturel, sa raison d'être.

Le premier numéro est consacré à Susan Sontag, avec des contributions diverses et des extraits de l'œuvre. La littérature n'est pas un secteur délimité. « *Lire c'est espérer le voyage qui ébranle mes certitudes ou mes acquis* », affirme Nathalie Riera dans le même entretien. Le geste esthétique comme volonté de « *faire de la résistance* » : Susan Sontag, jusqu'à sa mort en décembre 2004 à New-York (elle était née en 1933) incarna cet esprit de résistance. La vieille Europe autant que le Nouveau Monde, la politique et l'esthétique, la capacité d'admiration et la volonté d'analyse s'harmonisaient chez elle au sein d'une grande intelligence. Intelligence dont témoignent ses écrits, y compris posthumes (on édite actuellement son *Journal* chez Christian Bourgois). « *Si je me suis engagé en littérature, tout d'abord comme lectrice puis comme écrivain, c'est aussi une extension de mes sympathies pour d'autres personnes, d'autres domaines, d'autres rêves, d'autres mondes, d'autres grandes questions.* » Cette forme de « sympathie », assez rarement revendiquée par les écrivains, ne vient pas concurrencer l'intelligence, mais la renforcer.

Le dossier Sontag occupe environ le tiers du numéro. Des cahiers de création, poétique, photographique et de traduction, forment la deuxième partie. Enfin, classiquement (mais nécessairement), un ensemble de recensions critiques conclut le numéro.

Patrick Kéchichian

© LA REVUE DES REVUES, N° 50 (2013)

SITE – http://www.entrevues.org/revue_extrait.php?id=8193

Voici la venue d'une revue annuelle qu'il convient de saluer avec force. Celle-ci est une version « palpable» des Carnets d'Eucharis publiée en ligne depuis 2008 par cette âme ardente qu'est l'écrivaine Nathalie Riera.

La matérialité de la revue attire l'œil d'emblée : format oblong, soyeuse couverture noir anthracite où se détachent les titres en rouge, substantielle livraison de 203 pages. On la tient en main comme une promesse. **Les carnets d'Eucharis** sont donc bien de ces sortes d'objets de l'esprit qui « se donnent à la main […] qui peuvent se lire dans la main…. » (Claude Minière).

Ce numéro 2013 rend hommage à Susan Sontag, hommage qui occupe le tiers du volume sous la forme de 9 contributions, précédé d'une très belle introduction de Sylvie Durbec. Viennent ensuite plusieurs cahiers rehaussés d'images en noir/blanc (dont certaines de N. Riera) : - cahier de création poétique dont le magnifique titre « Au pas du lavoir » incite à découvrir les contributions de Machet, Brosseau, Minière, Guillain, Cartier, Bourson, Couvé, Boulanger, Péglion, Riera ; - suit un ensemble de 4 portofolio où s'imbriquent textes et photographies, prenant en compte des travaux de Patricyan, Brill, Le Bail, précédé d'un belle introduction de Cosculluela ; - un entretien avec le peintre Bruno Le Bail, suivi d'un cahier de traduction (Erich Fried, Alda Merini, Annalisa Cima) ; le tout est complété par une abondante recensions de lectures.

Nathalie Riera est militante de la ferveur littéraire/poétique, et cette ferveur ne va pas sans véhémence, qui la caractérise entre toutes. En cela, elle accomplit un acte politique. On pourrait incruster au fronton de son entreprise cette formule (qu'elle revendique, d'ailleurs), fondement d'un engagement dans le monde et pour le monde : la poésie ? « Une maison qu'on peut habiter sans ridicule, un vêtement qu'on peut endosser sans ridicule, une attitude qu'on peut adopter sans ridicule… (Ponge).

Joël-Claude Meffre

© REVUE EUROPE, N°1014 – Octobre 2013

SITE – http://www.europe-revue.net/

***Les Carnets d'Eucharis* de Nathalie Riera, dossier sur Susan Sontag.**

En liminaire de l'ouvrage, dans son entretien avec Richard Skryzak, Nathalie Riera nous éclaire sur sa volonté de n'avoir pas à choisir entre le support numérique et le papier pour *« faire circuler, faire (re)connaître, et pourquoi pas faire admettre que notre attention à la littérature et à l'art est la liberté de l'homme et de l'esprit. »* Personne n'ignore plus cette revue de poésie en ligne, « Les Carnets d'Eucharis », active depuis 2008, pour son audace, sa richesse et ce nécessaire parti pris d'offrir à l'internaute *« le mouvement du sang »*, celui de la création dans les domaines de la poésie, de la littérature, de la photographie et des Arts Plastiques. Ce numéro 1 version papier consacré à Susan Sontag est un manifeste pour la littérature : *« ce qui chez Susan Sontag résonne en moi ? Rien de plus important que cette volonté de ne pas occulter en littérature la dimension d'expérience, de ne pas faire de la littérature désincarnée »*. Les contributions (neuf) éclairent le parcours de cette femme, son œuvre, ses combats, son refus du mensonge, du compromis, et cette interrogation comme le sens à donner à chaque mot : *« La seule question qui vaille à propos d'un livre, un vrai, c'est : "Dans quel état va-t-il laisser la littérature ?" »* Ses œuvres sont éclairantes : *« La première tâche de l'écrivain n'est pas d'avoir des opinions mais de dire la vérité »* écrit Sontag dans *« Garder le sens mais altérer la forme »* ; elle n'hésite pas à se confronter aux combats du monde, allant sur le terrain – Vietnam, Kosovo – chercher la vérité, sa vérité, *« sa révolution intérieure »* comme l'écrit si justement Angèle Paoli. Susan Sontag refuse le divertissement, son œuvre est sérieuse et, en conséquence, lisible. Elle sauve la littérature dont le dessein est d'être « prophétique ». Les rubriques *Au pas du Lavoir* (douze voix contemporaines), *Le Chantier du Photographe*, *Traduction* (plaisir de retrouver, entre autres, Alda Merini) et *Recensions* (dont un très riche portrait de Pierre Alechinsky) complètent ce numéro papier qui peut, comme le dit Claude Minière, *« se lire dans la main (dans la méditation) »*. À nous de reprendre cette phrase de Susan Sontag citée par Nathalie Riera : *« Le poète est sauvé d'un égoïsme vulgaire par la force et la beauté de ses admirations. »* Bel ouvrage. **Marie-Christine Masset**

Marie-Christine Masset

© PHOENIX, N°13 (mars 2014)

■ **SITE – http://www.revuephoenix.com/actualite_revue_phoenix.html**

« Eucharis me dit que c'était le printemps » écrivait Arthur Rimbaud dans *Iluminations*, ce Carnet 2 est luxuriance et luminosité. Nathalie Riera ne fait pas semblant avec la poésie, la littérature, la photographie, et les Arts Plastiques. Tout est là, choisi et composé. Le sommaire, dense, tient ses promesses : Etienne Faure (*Entretien conduit avec Tristan Hordé)*, *Au Pas du Lavoir* (neuf poètes), *Le Chantier du Photographe*, *Portfolio* (cahier visuel et textuel), *En Haut du Pré* (anthologie de textes contemporains et de paroles d'artistes), *Traductions* (six poètes*), Portraits, Lectures*. A cela s'ajoutent des photographies de Nathalie Riera : Au Jardin Hanbury, elles ne jalonnent qu'en apparence les différentes parties, elles invitent à avancer encore plus, à se laisser surprendre par ce printemps où chaque contributeur offre son regard et sa voix, son œuvre. Découverte, oui, à l'égal de l'œuvre photographique de Eric Bourret dans *Portfolio: «* L'ivresse des sommets », qui, nous écrit François Coadou « invite à ressentir la vie fût-ce un instant seulement dans l'ivresse dionysiaque des sommets, qui est aussi celle des abîmes, en esprits libres. » *Au Pas du Lavoir,* lieu de rencontres et de paroles, laisse les voix plurielles approcher, saisir le lecteur, anthologie surprenante où foisonne et brille la force de la poésie, quelques étincelles entre autres, Fabrice Farre : « Je laisse cette chaise contre la mienne/je vieillis plus vite si j'oublie le temps/et le corps qui venait s'installer », Corinne Le Lepvrier : « /enfant petite en avance et pressée je pleure tout cela déjà : preuve que l'on n'a pas d'âge que l'on ne possède rien. », Marie Etienne : « cette mort étalée dans le bus, ce chagrin dévoré de tendresse, l'inanité de ce diamant, stupide, énorme, dans un appartement déserté par la mort ». La voix d'Aurélie Foglia ne s'encombre pas du tumulte des eaux, elle sait extraire l'essentiel :

Avoir perdu
la main

Sourire au mot
Poésie

Mal interpréter
ce sourire

Dans *Le Chantier du Photographe*, le texte de Claude Minière : Sur une photographie extrait de « Mallarmé & les fantômes », fait sienne cette phrase de Blanchot : « le langage offre le spectacle d'une puissance singulière et magique ». *En Haut du Pré* nous rappelle ce parti pris de Nathalie Riera de ne faire l'impasse d'aucune forme artistique, telle est l'éthique même de sa revue, non pas parcours exhaustif de la création contemporaine, mais accueil et reconnaissance de la beauté où qu'elle soit. Le poème dans *La Raison Pure* de Paul Louis Rossi en est une preuve :

le fruit de la grenade
les graines le goût la
couleur la transparence
Puis des oiseaux dans
le cercle d'un soleil noir
boucle close

Le soleil il vient

du sol cheval cabré
peu dans le ciel

Les traductions, graines aussi de grenade, offrent à ce carnet ses ouvertures sur le monde, où se découvriront : William Sydney Graham, poète écossais, Paul Stubbs, poète britannique, *Mort de l'Utopie* d'après *A piece of Waste Land* de Bacon : « du monde d'Eliot, entre les roseaux humains et / le pelvis échoué et brisé du vent, sont encore piégés les quelques/ dernières pages de son livre » ; Mariangela Gualtieri, traduite par Angèle Paoli, au lyrisme vibratoire : « créature drue, toujours agenouillée qui transforme en autel la crevasse/ et le bord du trottoir » ; Juan Gelman, poète argentin ; Viviane Campi, autre voix italienne ; Eva-Maria Berg, poète allemande et Mina Loy poète anglaise :

Leda
Visiteur sub rosa

S'évanouit au profit de sa fille aînée
entraînant vers les roseaux
l'héritage et l'obstacle
de sa poitrine d'oiseau

Comme elle le fit pour Susan Sontag, dans son article *« Mina Loy : une cartographe de l'imaginaire »*, Nathalie Riera nous invite à découvrir le parcours extraordinaire de cette femme. Avant les lectures (articles serait plus juste), le portrait critique de René Knapen par Claude Darras éclaire la densité tragique de son œuvre picturale, cette « fusion de l'allégorie de la mort et du portrait ».
Oui, ce carnet porte bien son nom : le printemps est là et Eucharis rayonne : Elisabeth Bishop peut écrire que « le jardin des plantes a fermé ses grilles » celui d'Hanbury est sans limites.

Marie-Christine Masset

© RECOURS AU POÈME (printemps 2014)

■ **SITE – http://www.recoursaupoeme.fr/revue-des-revues/les-carnets-deucharis-version-papier-opus-2/m-c-masset**

Le premier numéro en version imprimée était consacré à Susan Sontag ; le second « poursuit sa ligne exploratrice des figures d'écritures » en laissant libre cours « à une constellation d'écrits inédits qui multiplient les franchissements et les traversées », selon les mots de la rédactrice en chef, Nathalie Riera. Cela donne un volume qui, pour hétérogène qu'il puisse d'abord paraître en matière générique et linguistique, trouve son unité dans le choix exigeant des textes et des images, un choix fondé sur la qualité esthétique et sur l'originalité thématique, dans une exploration des « paysages de la poésie et de la littérature ».
Après un entretien avec Étienne Faure autour de son dernier opus, *La vie bon train*, puis des photographies d'Éric Bourret commentées par François Coadou, le chapitre « Au pas du lavoir » présente des poèmes, des proses, des versets, des sentences lyriques avant un texte de Claude Minière extrait de « Mallarmé et les fantômes » et une « Petite anthologie de Textes contemporains er de Paroles d'artistes » (« En haut du pré »). Puis une partie multilingue avec des œuvres de W.S. Graham, Paul Stubbs, Mariangela Gualtieri, Juan Gelman, Viviane Ciampi, Eva-Maria Berg, Mina Loy traduites par Blandine Longre, Angèle Paoli, Raymond Farina, Brigitte Gyr, Olivier Apert… Enfin, des portraits et lectures critiques qui ouvrent un vaste horizon littéraire, et où chacun peut glaner sa nourriture.
Il faudrait tout citer, et l'on serait tenté de reproduire de larges extraits d'une revue qui, selon le souhait de la rédaction, a de grandes chances de muer le lecteur en « paysagiste », et à laquelle on souhaite une belle route.

Jean-Pierre Longre

© SITE J-P. LONGRE (avril 2014)

■ **SITE – http://jplongre.hautetfort.com/archive/2014/04/02/vibration-de-langue-et-d-encre-5338166.htm**

■■■

Les Carnets d'Eucharis

Premier numéro papier
208 p., 17,00 €
L'Olivier d'Argens
Chemin de l'Iscle
BP 44
83520 Roquebrune-sur-Argens

1. 2014 : Hommage à Philippe Soupault.

32 numéros numériques l'ont précédé. Une maquette sobre, des illustrations, des rubriques (Hommage, Au pas du lavoir, Le Chantier du photographe), portent des poètes, des traducteurs, des artistes, des intellectuels. Neuf auteurs rendent un hommage appuyé à Susan Sontag. D'autres traduisent les Italiennes A. Marini et A Cima, ou l'Allemand E. Field. J.G. Cosculluela présente Portolio, Patricyan, Brill ou Le Bail, C. Darras Alechinski. Douze poètes dont C. Minière, ou Jos Roy occupent un bel espace. N. Riera a conduit ses *Carnets*, avec force et talent, dans le cercle des revues importantes.[1]

© CCP, N°27
– Centre International de Poésie Marseille (printemps 2014)

■ **SITE –**
http://www.cipmarseille.com/publication_fiche.php?id=7a3f5ed78e87ae01d3ce99cd75218e85&PHPSESSID=04061d43614d1398014f7b474afd7611

Blason de la dernière version papier des *Carnets d'Eucharis*, le lis d'Amazonie photographié par Nathalie Riera, qui dirige la revue internet du même nom. On connaît bien le site qui propose régulièrement des notes critiques et la présentation de poètes francophones ou traduits (une iconographie, des articles, des liens…). Cette revue annuelle marque la volonté de Nathalie Riera de diversifier les supports pour offrir « les mots comme autant de tracés, de traces, et bruits de sources ».
On retrouve la ponctuation des photos, fleur ou papillon, monarque échoué que l'on voudrait protéger par la caresse d'une feuille ou déclinaison de variations imperceptibles : les ciels d'Éric Bourret laissent percer un noyau lumineux pris dans les nuages vaporeux (traîtres yeux du songe, l'image crépusculaire ou augurale nous traverse), dans un portfolio de 16 pages accompagné d'un texte de François Coadou.
Alors, nous lisons les poèmes :
« Quelques torches
allumées sur nos steppes
les prenons pour
des arbres »
Rien de neutre, les amers poétiques de Jean-Louis Bernard renouent le présent à la fibre préhistorique. Les poèmes proposés sont tantôt des inédits, tantôt des poèmes choisis dans l'œuvre déjà publiée d'un auteur comme ceux d'Étienne Faure qui ouvre la revue après l'éditorial, textes éclairés par l'entretien sur *La vie bon train* (éd. Champvallon) que mène Tristan Hordé : la gare comme lieu réel de passage certes, mais aussi perçue dans des « descriptions imaginaires » grâce à une « prose à demeure, pour un travelling circulaire », ce qui permet d'évoquer « le déploiement de la phrase » qui n'est pas le même en vers ou en prose.
Inédits, les fragments de Marie Étienne : pour chaque paragraphe une amorce de lieu, des bribes de récit les suivent et nous font pénétrer « autour du pot à miel qu'est le soleil ».
Inédites également les listes poétiques de Corinne Le Lepvrier et d'Aurélie Foglia :
« /enfant on garde ses trésors tout près du lit de l'oreiller où reposer la tête dans la poche de la robe chasuble dans le cartable dans le livre où déposer ses mains dans le sourire où se cacher
[…]
/enfant engoncée dans un anorak je suis potelée désolée il semble assise sur un banc comme posée déposée là ; je vais devenir une femme menue ; je vais rester petite ce sera ma forme désolée définitive je crois » (Corinne Le Lepvrier)
****
« Avoir perdu
la main.

Sourire au mot
poésie.

Mal interpréter
ce sourire.

Chercher une écriture
en chair forgée.

Voir sans les yeux.

Fouiller des lèvres.

Peindre avec la langue. » (Aurélie Foglia)

Cela dans le cadre de pages bordées par un fil rouge, couleur qui traverse d'ailleurs la revue : chapitres du sommaire, titres des groupements ou nom des artistes selon les parties.
Après « Au pas du lavoir », « le chantier du photographe » : Claude Minière (qui offre aussi des poèmes « numériques ») évoque Stéphane Mallarmé dans ses rapports à la photographie de Nadar et à la peinture de Manet.
« En haut du pré » propose une anthologie de textes contemporains. Paul-Louis Rossi, dans *La Raison pure*, rapproche Thomas de Quincey et Emmanuel Kant. Richard Skryzak retrace son parcours dans *Les Rêveries d'un vidéaste solitaire*…
« Traduction » propose des poèmes en version bilingue.
« Portraits – Lectures critiques » présente des études le plus souvent détaillées. Une petite anthologie de poèmes de Mina Loy (traduits par Olivier Apert) suivie d'un article de Nathalie Riera constituent un véritable dossier pour découvrir la poète anglaise. Le texte d'Angèle Paoli nous fait entrer dans *Douceur du cerf*, de Marie Huot, qui nous entraîne dans l'univers de Giono, en passant par la mer chère à la poète qui, grâce au cerf, dénoue la mémoire en faisant des disparus le tissu du livre.

Force des *Carnets d'Eucharis* qui, dans une diversité vivante, allie les images du texte poétique à l'analyse en n'hésitant pas à parcourir la poésie du monde.

Isabelle Lévesque

© LA PIERRE ET LE SEL (mai 2014)

■ **SITE – http://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel/2014/05/les-carnets-deucharis-carnet-2-2014.html#comments**

Dans la jungle des sites consacrés à l'art ou à la poésie, *Eucharis*, « plante bulbeuse issue des forêts tropicales humides et sombres », fleurit avec grâce et ténacité depuis plus de six ans ; on peut désormais la goûter aussi sous forme imprimée, dans des « carnets » sobres et denses : le numéro deux a paru ce printemps. Écran, papier — contenus différents pour une même ligne ; essayons d'en donner une idée.

Le plan apparaît mûrement pensé. Édito vif et clair, puis sept parties qui, souvent, se répondent : « Entretien » avec un poète ; « Portfolio », sous-titré « cahier visuel & textuel », avec l'œuvre d'un photographe éclairée par une présentation critique ; « Au pas du lavoir », qui regroupe neuf contributions de poètes français contemporains ; « Le chantier du photographe », un essai où la photographie, bien que n'apparaissant pas d'emblée, joue un rôle central ; « En haut du pré », sous-titré « petite anthologie de textes contemporains & de paroles d'artistes » ; « Traduction », qui propose, en version bilingue, un choix d'écrits de sept poètes étrangers ; enfin, « Portraits-lectures critiques », avec une présentation biographique de Mina Loy (dont on aura lu des poèmes à la rubrique précédente) et un « portrait critique » du peintre René Knaepen, suivis d'un riche ensemble de présentations d'ouvrages récemment parus. Ainsi l'ensemble du cahier s'ouvre et se referme sur un regard critique, dialogue à haute voix ou comptes rendus de lecture ; quant aux parties deux et quatre, aux noms exprès bucoliques, l'écho de leurs titres signale ce qu'on y trouve, peut-être le cœur du propos : « comme une fraîcheur d'eau au creux de la main », pour reprendre les mots que Jaccottet applique à ce « très vieux poème », *l'Odyssée*.

On s'en veut de courir la poste et d'effleurer à peine les contenus. J'ai été particulièrement frappée par les douze vues de ciels, mystérieusement évidentes, d'Éric Bourret, photographe marcheur et philosophe en images. La grande diversité des écritures représentées dans « Au pas du lavoir » (vers mesurés ou non, une fois rimés, dispositifs formels exhibés — listes, cinéma…) me semble ne jamais verser dans un éclectisme facile. Au passage, il m'a plu de noter que la parité, parfaite dans la partie « lectures critiques », était allègrement violée, mais au rebours du sens habituel, dans les rubriques trois et six, dévolues aux poètes. Et la richesse de la rubrique « Traduction » doit bien sûr beaucoup au fait que là, « les poètes traduisent les poètes » (ainsi la façon dont Brigitte Gyr donne à sentir les jeux d'Eva Maria Berg avec la syntaxe et le mètre, malgré l'écart redoutable entre la structure de l'allemand et celle du français, force l'admiration). Enfin, le tissage tout au long du Cahier entre images et textes, tant au plan de la création que du discours critique, est une des forces de cette jeune publication, tout comme l'est, à mes yeux, une mise en rapport constante et juste de ces images et de ces textes avec l'expérience du corps vivant. C'est à bon droit que Nathalie Riera parle, dans son éditorial, de « [multiplier] les franchissements et les traversées ». Vivement le trois !

Myrto Gondicas

© SITAUDIS (mai 2014)

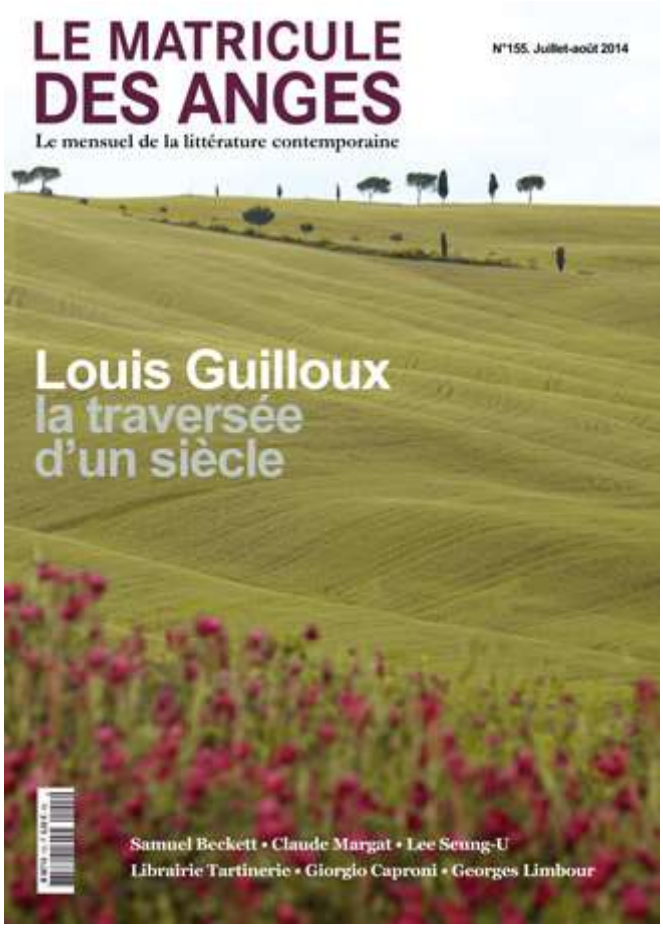
■ **SITE – http://www.sitaudis.fr/Parutions/les-carnets-d-eucharis-carnet-deux.php**

En bref

« L'alternance livre-papier et revue numérique me semble opportune », se justifiait l'année dernière Nathalie Riera, maîtresse d'œuvre des *Carnets d'Eucharis*, au moment de la parution du numéro inaugural consacré en partie à Susan Sontag. Nés en 2008 sur Internet, *Les Carnets d'Eucharis*, ainsi titrés en référence à un poème de Rimbaud, se matérialisent une fois l'an en un riche volume. Inlassable lectrice, curieuse de tout, Riera fait cohabiter là poésie, littérature, photographie et arts plastiques. Et elle le fait avec cette passion propre à ceux qui se vivent comme des passeurs. La section « Traduction » (Juan Gelman, Mina Loy par exemple) l'illustre particulièrement. D'autres grandes parties – entretien, anthologie, portfolio, lectures critiques, chantier – composent cette revue où création contemporaine et redécouvertes voisinent dans une alternance de mots et d'images. Une bien belle *« constellation d'écrits inédits »*, le tout présenté avec sobriété et élégance.

A.D.

LES CARNETS D'EUCHARIS N°2, 167 pages, 17 €
(L'Olivier d'Argens, chemin de l'Iscle – BP 44, 83520 Roquebrune-sur-Argens)



Anthony Dufraisse
© LE MATRICULE DES ANGES, N°155 (juillet-août 2014)

Les Carnets d'Eucharis

Yves Boudier

C C P n° 29-2

(décembre 2014)

Edition : Revue des revues

C C P

cahier critique de poésie

Les Carnets d'Eucharis

Sous la double tutelle de Rimbaud et Fénelon, *Eucharis* nous offre ces Carnets 2014. Poésie, littérature, photographie, arts plastiques, un terrain de grande mixité créatrice, ouvert de plus à la traduction et au commentaire de haut niveau. Nathalie Riera préface l'ensemble avec ces mots de Saul Bellow : « essayer de vivre avec un cœur civilisé », en évitant toute naïveté ou concession à l'époque, consciente d'offrir un espace ouvert « aux formes et formulations flambant frais ». Depuis un entretien avec Étienne Faure et un portfolio visuel-textuel de seize pages avec les photographies parfaitement reproduites d'Éric Bourret et le texte de François Coadou, on rencontrera plusieurs poèmes de formes variées, de Noémie Parant, Marie de Quatrebarbes, Armelle Leclercq, Aurélie Foglia ou Marie Étienne, parmi un ensemble très tenu ; la conversation croisée de poètes et d'artistes silencieux, par exemple celle de Paul-Louis Rossi, en hommage à la peinture de Véronique Flahaut, pour questionner Kant ; la réflexion mallarméenne de Claude Minière sur la photographie… Et, un cahier de traductions où je me suis longuement arrêté sur les poèmes de Juan Gelman (« la mort ne sait rien de toi // tu as sous tes pieds de l'herbe / et une ombre qui écrit / la mer / »), ou de Mina Loy, 1882-1966, poète anglaise à l'orée du féminisme. Enfin, Claude Darras dresse un portrait généreux de l'artiste René Knapen, « zélateur autant qu'amoureux de la Renaissance italienne ».

Yves Boudier

© CipM

■ **SITE – CONSULTER Le Cahier Critique de Poésie N°29-2 (décembre 2014)**

http://cahiercritiquedepoesie.fr/ccp-29-2/revue-des-revues

Ma vie en revue

Dominique Panchèvre
ENT'REVUES
Le journal des revues culturelles
(février 2016)

Cet article pourrait durer des pages et des pages. D'autant que j'ai découvert le Salon de la revue il y a quelques années, et André Chabin (qui va avec). Ne cherchant pas à manier la brosse à reluire, je ne dirai ici rien de tout le bien que je pense d'*Ent'revues* ou dudit André. Cela dit, il en existe quelques autres (de revues) que je ne peux passer sous silence. *Les Carnets d'Eucharis*, revue dirigée par Nathalie Riera, en version numérique et depuis quatre numéros en une version en papier annuelle, diffusée par souscription. Publication d'une grande rigueur, très fouillée, avec dossier thématique, où brille toujours la générosité de celle qui la porte ; sous-titre et devise définissant parfaitement le ton de la revue : « vibrations de langue et d'encre ». La première livraison papier rendait un hommage émouvant à Susan Sontag, la troisième à Paul Auster, autour de son écriture poétique. Nous attendons avec impatience la livraison de 2016 qui proposera un hommage à Charles Racine et le premier volet de « Portraits de poètes ».

Dominique Panchèvre
© ENT'REVUES
■ SITE – Extrait de « Ma vie en revue » mis en ligne le 29 février 2016 :
https://www.entrevues.org/libres-propos/ma-vie-en-revue-par-dominique-panchevre/

Les Carnets d'Eucharis n°4, 2016

André Chabin
ENT'REVUES
Le journal des revues culturelles
(avril 2016)

Une trop petite note de lecture sur le dernier numéro des Cahiers d'Eucharis de Nathalie Riera, trop petite note pour une générosité sans mesure : http://www.entrevues.org/aufildeslivraisons/12261-2/
Et puis un merci à Myrto Gondicas pour les poèmes d'Hilde Domin, encore trop rarement traduits ici : ça manque.

Fenêtres ouvertes sur poésies : un autre nom possible des *Carnets d'Eucharis* dont Nathalie Riera vient de livrer le 4e numéro. À tous les mots, les pluriels s'imposent tant les échappées sont profuses, les époques diverses, les langues multiples, les voix à découvrir nombreuses. Tout commence ici par un hommage à Charles Racine (1927-1995) « astre à la lumière tremblante » (Alain Fabre Catalan). « La poésie de Charles Racine se situe dans le sillage des écrits qui se destinant à l'errance du temps, jamais assurés d'atteindre quelques rivages, demeurant sans adresse sinon celle de l'égarement » (A. F.-C.). À ce fronton succèdent « 18 portraits de poètes ». Avec cette bonne et rare nouvelle, les voix féminines l'emportent : Hélène Mohone (C. Chambard), Ingeborg Bachman (M.-C. Masset), Danielle Collobert (B. Machet), Alix Cléo-Roubaud (I. Baladine Howald), Gaspara Stampa (A. Paoli), Sophia de Mello Breyner Andresen (M. Konorski), Margherita Guidacci (A. Paoli), Magarete Steffin (B. Gyr), Hilde Domin (M. Gondicas), Milena Jasenska (M. Magantin). Dans ce cortège, belle compagnie masculine : E.E. Cummings (J. Estager), D.H. Lawrence (A. Dufraisse), Erri de Luca (C. Zittoun), Pierre Le Pillouër (P. Dao), Lorand Gaspar (S. Péglion) … Suivant tous ces portraits, la poésie ne retient pas son souffle, la revoici dans la rubrique « Au pas du lavoir » (Luis Mizon, Claude Minière…). Enfin, elle rebondit, polyglotte (flamand, hollandais, italien, anglais, allemand) dans la rubrique « Traductions ». On aura égaré en route bien d'autres propositions de la revue au fil de ses 248 pages (les cinéastes Mya Deren, Pip Chodorov, ou encore Jacques Sicard – sa poésie du cinéma : « l'œil ne vit que de larmes. Il les secrète et il les vole » – et Jean Hélion) pour suivre la piste de la poésie, capiteuse et nue : « on a bu tout le ciel/mais la soif est toujours là/elle est intacte/on veut ce que le vin/ne parvient pas à retenir//bientôt la nuit/le sable froid/la danse des pins dans la pénombre », Jean-Luc Sarré (un portrait de Tristan Hordé).

André Chabin
© ENT'REVUES (01 avril 2016)
SITE – http://www.entrevues.org/aufildeslivraisons/12261-2/

Des Voix multiples

Dominique Panchèvre
PUBLICATION(S) N°30
Le journal de l'Agence Régionale du Livre de Haute-Normandie
(septembre 2016)

DES VOIX MULTIPLES

Des poètes méconnus, un mélange des arts littéraires et visuels : à découvrir dans la revue *Les Carnets d'Eucharis*, sur papier et en ligne.

La quatrième édition «papier» des *Carnets d'Eucharis* a vu le jour au printemps. Livraison annuelle depuis 2013, c'est un ouvrage qui fait référence dans le paysage littéraire, tant par la qualité de sa facture que par le parti pris des voix multiples qui s'y expriment, qu'elles soient textuelles ou visuelles : «Poésie | Littérature | Photographie | Arts plastiques» est le sous-titre de la revue. Cette publication vient compléter les 49 numéros de la version en ligne, tout aussi riche, qui paraît régulièrement depuis 2008. En 2013 et en 2015, Susan Sontag et Paul Auster furent mis en avant. La livraison de 2016 entame un cycle, celui des Portraits de poètes, avec un hommage à Charles Racine, «resté dans l'ombre durant les années 1980 / 1990, malgré de nombreux signes de reconnaissance, [et qui] réapparaît en 1998 alors que le cheminement souterrain de sa poésie remonte à l'année 1942 par un poème dont le premier mot Orphée pose la première pierre d'une œuvre qui ne cessera de remonter à sa source», précise Alain Fabre-Catalan dans l'article qui ouvre la revue.

> [...] enfant, ta fleur des années de cour
> le beau visage enté dans la nuit
> te sépare d'une caresse
> ingénue pour le ciel
> Ta lèvre d'un âge attardé
> miraculeuse ta peau
> amoncellements de pétales soyeux
> et foulés
> douce Donnée sur les pavés jaloux
> (extrait de *Légende Posthume*, éditions Grèges, 2013)

Les Portraits de poètes mettent en lumière des femmes et des hommes parfois dans l'ombre ou trop rapidement disparus. Ainsi, Hélène Mohone que Claude Chambard évoque avec une grande tendresse, cristallisant son écriture dans une jolie formule : «le secret de l'éternité dont nous n'aurons jamais l'usage». Claude Chambard, poète généreux, que l'on retrouvera plus loin dans l'Entretien avec Tristan Hordé.

Restons en suspens, ne décrivons pas tout, laissons le lecteur curieux découvrir les poésies et les proses inédites, les réflexions sur le cinéma expérimental et l'esthétique avec Maya Deren et Pip Chodorov, le choix de poèmes étrangers dans leur présentation bilingue, les notes, les portraits et les lectures critiques. À la manœuvre, qui coordonne l'ensemble, et plus particulièrement le dossier Portraits de poètes, Nathalie Riera, infatigable éditrice, poète et essayiste, à qui l'on doit ce magnifique ouvrage.

Dominique Panchèvre, ARL

Les Carnets d'Eucharis
2016 – «Portraits de poètes #1»
Conception et direction, Nathalie Riera
248 pages
978-2-9543788-3-1 – 19 €

http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com

Dominique Panchèvre
© PUBLICATION(S), N°30 (septembre 2016)

■ **SITE – LECTURE SUR CALAMEO**
http://fr.calameo.com/read/000052098e311b2b0087e
■ **SITE – ARL Haute-Normandie**
http://www.arl-haute-normandie.fr/publication-categorie-publications-le-journal-de-larl-2.html

Les Carnets d'Eucharis, 2017

Pour celles et ceux qui ne la connaîtraient pas, la revue *Les Carnets d'Eucharis* rassemble poésie, littérature, photographie, arts visuels ; elle est visible également sur le site de Nathalie Riera, chapeautrice en chef donc, qui se révèle très impliquée.
Revue qui naquit en numérique en 2008 pour s'enrichir d'une version papier annuelle dès 2013. A son comité de rédaction figurent quelques noms du moment concernant cette parole créatrice de bien des nourritures terrestres, les uns poètes s'accommodant des autres plutôt critiques, et réciproquement. Inutile de les nommer (au risque de vouloir faire caution), ils se reconnaîtront. Toute de noir toute de blanc (à quelques reproductions près, photos et peintures), toute de noir et blanc, et le rouge parfois aidant, la revue laisse voir dossiers, études, entretiens, traductions, portraits, critiques et poèmes.

Ce numéro confirme les autres par sa densité, sa luxuriance lumineuse au regard des disciplines qui s'interpénètrent et ainsi se supportent mutuellement. Ce qui lui donne un air de permaculture, soit une alternative à ce que l'industrie du prêt-à-penser impose par ses ornières… dans le secteur culturel aussi. Et il y a là de quoi nourrir toute la planète. Même cinéma, vidéos, photo et peinture en sont le sujet dans une large mesure ; notamment sous l'œil de Richard Skryzak, vidéaste et écrivain dont le travail fut visible dans l'émission « Die Nacht/La Nuit » sur Arte. Ainsi Sharunas Bartas est à l'honneur dans ce numéro, mais pas que. C'est ce poète méconnu, Charles Racine, qui ouvre la voie par un dossier où « hommage » lui est rendu ; par un témoignage, des extraits de poèmes et des propos exégétiques à son endroit. La thématique mentionnée « sur les routes du monde » s'illustre par Bruce Chatwin, Annemarie Schwarzenbach et Bartas, écrivains ou cinéaste, et voyageurs, cherchant ce qu'il y derrière la notion de nomadisme. Si dans un premier temps il s'agit d'accéder à un ailleurs possible, un « otherground » (illustré par Sylvie Ballester) dans le but très clair d'expérimenter la verdeur de l'herbe, dans un second temps, c'est davantage pour se repaître d'une certaine aridité au contraire, où pousse malgré tout une humanité profonde et spontanée, élémentaire et inconditionnelle, rendue à sa quintessence car dénuée, car libre au-delà de tout idéal préfabriqué et de modèle théorique, en des paysages, des lieux où la beauté réside avant tout dans leur vérité. Autant sur les vestiges de peuplades disparues depuis longtemps que chez des groupes minoritaires actuels mais marginalisés, tout autant oubliés. C'est pour chacun de ces auteurs en rupture avec leur temps, par sa critique devant l'Histoire en sa fabrique, sous couvert d'études sociologiques et d'actions anthropologiques lointaines, le moyen de se nourrir de ces cultures qui fait office de *lieu commun*. Au regard de quoi on peut se demander s'il n'y a jamais eu des lieux où vie et poésie se confondent, où la vérité de l'individu transparaît un tant soit peu dans son expression ? Ces trois auteurs issus de trois générations différentes (se suivant comme en filiation), ont su organiser leur fuite pour des motifs différents. Mais dans tous les cas, afin de surmonter leur quête de soi impossible dans les lieux qui les ont vus naître et grandir en se confrontant à eux-mêmes par le voyage. S'il y a une seule route à suivre, c'est ce « chemin excentrique » selon Hölderlin, quitte à s'y brûler.

Concernant les arts visuels, il faut lire les propos d'Alain Bourges sur la télévision, sujet de son livre très circonstancié écrit en 2008, au titre ambivalent : « Contre la télévision, tout contre ». Débat inépuisable à propos de ce « monde devenu visible à lui-même », machine dont l'homme n'a jamais été aussi dépendant et ne cesse d'explorer de nouveaux champs d'action. L'omniprésence de l'image, dont l'enjeu s'étend désormais à l'exploration de ses avatars technologiques, cette image à tous les étages de notre vie, laborieuse et pratique, comblant également notre espace culturel (au sens large), a-t-elle

de quoi se justifier en tant que nouveau langage ? Et entretiens encore, et entretiens toujours, beaucoup, dans la revue qui traque les conditions de l'expérience de l'écriture soumise à celle de la vie, illisible et insaisissable ; chez des personnalités telles que Marie Cosnay ou Erri De Luca (« citoyen de (s)a langue »), dans l'intimité de leur voix portée, le cas échéant, vers la traduction puisqu'il y est aussi beaucoup question ici. Ainsi, on trouvera de la poésie italienne (à partir de poètes à qui rendre justice ou hommage selon leur notoriété), britannique également, et même de la poésie française traduite en anglais (why not !). Et bien sûr, de la poésie française circonscrite à la langue de Molière ; représentée, entre autres, par Philippe Jaffeux, Noémie Parant, Ariel Spiegler ou Isabelle Pinçon. « Et banc de feuilles descendant la rivière » (jamais la même donc), rubrique introduisant notes, portraits et lectures critiques, de Corso à Martine Konorski, où le bateau s'arrête enfin. *Les Carnets d'Eucharis* vivent avec leur temps-suspendant-la-matière sous un regard mouvant. Cette matière qui, si elle échappe à certains, à chaque fois s'invite en viatique au pérégrin.

Mazrim Ohrti

© POEZIBAO (15 décembre 2017)

■ **SITE – http://poezibao.typepad.com/poezibao/2017/12/note-de-lecture-revue-les-carnets-deucharis-par-mazrim-ohrti.html?utm_source=feedburner&utm_medium=feed&utm_campaign=Feed%3A+typepad%2FKEpl+%28Poezibao%29**

La Traverse du Tigre, 2017

LECTURES

POÉSIE

***La Traverse du Tigre, « Poésie Suisse Romande »*, Les Carnets d'Eucharis, hors-série n°1**

Comme le note très justement Laurence Verrey dans sa préface, les lecteurs français connaissent peu la littérature suisse francophone. Passé Philippe Jaccottet, que dire de la poésie contemporaine. Il y existe pourtant une incontestable vitalité poétique, soutenue par quelques maisons d'éditions de qualité (Empreintes, l'Aire ou encore La Dogana), dont rend compte ce premier numéro spécial des *Carnets d'Eucharis* de Nathalie Riera. Dix-neuf poètes, et autant de voix et d'écritures singulières, de la très belle évocation de la mère disparue de Claire Genoux (« Je *te lis comme un livre blanc / – pluies et silences retenus / un soleil seul se tient derrière nous / dispose au hasard / des barques sur des fleuves éteints* ») aux notations de paysages en suspens de Pierre Chappuis (« *Balayé, le détail des choses qu'effleure à peine, telle une première neige, le regard.* »), aux évocations de Caproni ou de Rilke de Pierre Voélin (« *Rainer – seul – tête nue – tour / frôlée des choucas – fouettée de grêle / je sais que tes pas s'effacent dans le jardin ensauvagé* »), en passant par les proses de Mary-Laure Zoss ou encore d'Antonio Rodriguez. Nulle recherche d'unité dans cet ensemble, mais au contraire la volonté de faire découvrir la diversité des voix et des écritures poétiques de la Suisse romande, « *dans le / tournoiement des jours / un bâton / à portée de main / pour un semblant d'équilibre* » (Laurence Verrey). **Laurent Enet**

Laurent Enet
© PHOENIX, N°27 (Hiver 2017)

■ **SITE – https://www.revuephoenix.com/parution-n27-hiver-2017/**

Dans l'œuvre de Borges, un point contient tous les points du monde. J'ai toujours estimé que ce point fascinant était partout : dans les lieux, dans les cœurs et même dans les livres. Il suffit de le savoir pour le ressentir. Ainsi en ouvrant cette revue sous la protection de Borges (citation de *L'or du tigre*) qui accueille « la poésie suisse romande », je me suis interrogée.
La partie romande de la Suisse – francophone donc – applique-t-elle ce « point » (de vue ?) en matière poétique ? En accueille-t-elle toutes les formes, convertissant en mots tant et tant d'approches du monde ? De façon plus large, l'espace génère-t-il sa singularité poétique ou s'ancre-t-il dans l'universel ? Propose-t-elle une tendance poétique orientant les mots vers une vision plus spécifique ? Ramuz qui me fascine aurait-il fait des émules ? Bouvier aurait-il généré un suivi ou des ricochets en terre de poésie ? Etc.

Les questions appartiennent à tous et à toutes… Nathalie Riera, qui a dirigé cette traverse-là, premier numéro hors-série de *Les carnets d'Eucharis*, évoque une "poésie en alerte sur les routes du monde". Son ouverture "défie les frontières" (dixit Laurence Verrey) car les passerelles peuvent être « transfrontalières ». Il y a ainsi du hors-les-murs, hors-les-normes et hors-les-frontières à explorer : sont-ce les vestiges résiduels de l'utopie ? Quoiqu'il en soit, le projet éditorial de ce tigre borgésien se veut "polyphonique" : 19 poètes (dont 12 poétesses) portent leurs "lambeaux du dire » (L. Verrey) « en un champ libre voué à l'élargissement" (P. Chappuis). Déambulons à leur suite en inventant notre parcours personnel, sans oublier que la moindre escale poétique se veut humaine (ou l'inverse).
En baguenaudant dans la langue, arrêtons-nous d'abord – pour y prendre des forces ? – dans la pâtisserie familiale vaudoise du poète Olivier Beetschen, dont la seule description exhale la gourmandise. « L'ambiance, de caramélisée, devenait pétrifiée » lorsqu'un client Yul Bruner/Taras Bulba commandait « un kilo de pralinés » à sa mère. Un « factotum essouflé » du style Quasimodo servait sur une plaque des œufs en chocolat, tandis que « les dames à froufrous péroraient » dans un mini tea-room. La présence attachante des parents imbibe tout le poème, donnant vie à ce commerce gustatif.
Revenons vers la maison, ce lieu fixe à la base de soi pour les sédentaires que nous sommes devenus. Pierrine Pogey retrouve la sienne au terme d'un voyage après diverses « circonstances » : « Voici de l'espace et du pain/Désormais sa joie se tient hors d'elle ». Le temps bouleversé s'inscrit ici en lien énigmatique, entre un coup de téléphone ou des allers et venues : « Demain paraît le passé/Date, noms, souvenirs, rien ne la sauve (…) – Tout est prêt. La montagne se referme ». Dans ce monde, où le poème dont le tissu se défait comme des fils, ressurgissent les souvenirs « de la beauté d'autrefois ».
Quittons ensuite la ville, pour musarder en pleine nature. Le poète Pierre Chappuis rôde sur les chemins anciens de glane. Il y reste des brins de paille, des pavots parmi les blés où le couchant se mue en « brasier de novembre ». Son regard a une sorte d'appétit sensuel lorsqu'il observe une « mer de brouillard éraillée, retenant ses hoquets » ou une ligne de brume qui « lentement (…) s'effiloche ». Fusionnel, il entre dans le paysage avec une jouissance intime : « L'horizon l'englue » en un monde « sombre dans le jour sombre ». Son récit, accompagné de commentaires en italique mis entre parenthèses, semble proposer des strates au vécu.
Cependant un tel voyage à travers un paysage peut se réaliser par la médiation de l'art. Françoise Matthey observe une peinture de Constable, *La charrette de foin* [1], avec un moulin « dans le lointain d'une plaine ». Le tableau habité est vivant avec un « homme

sur le char » qui « offre sa sueur au pain secret des âges/mène ses chevaux dans la fraîcheur d'un gué ». « Il est assis dans une bienfaisante lassitude », avec une enfant qui « semble appeler tandis qu'au loin/les faucheurs s'offrent au branle-bas des graines » et qu'une lavandière « heureuse/chantonne la rédemption des cendres ». Devant le tableau, la mémoire de l'observatrice « veille », comme si des souvenirs archaïques en renaissaient subrepticement : « Par quelle roue ai-je été égrenée par les chemins du monde ? » L'eau vive, pressent-elle, « ne cesse de me désaltérer ».
Faisons enfin une ultime escale dans cette nature actuelle pour la découvrir en voie de destruction, envahie par le synthétique. Le poète Laurent Cennamo rôde ainsi au milieu des bois. Même là, deux hommes jouent avec des voitures télécommandées près d'une tente en toile plastifiée ! Il déplore ce « monde en plastique » qui lui rappelle l'odeur de ce « monstre/violet (…) muni de ventouses » des jouets Mattel. Autre rappel : son oncle surgit de la fosse graisseuse avec une clé à molette. Comment devenir homme désormais avec cet « (incompréhensible cadeau, *vivre*, vraiment/ d'un muet le songe dans le noir) ».

*

Allons alors flâner plus loin au long de la mer Egée avec Sibylle Monney, « le pied devant le pied ». La poétesse y découvre les îles « lointaines » : Mykonos, Delos et d'« autres terres insulaires par la même mer intérieure logées », dont Tinos que surplombe la montagne d'Exombourgo au « crâne minéral ». Semblable escarpement est actif : « le dôme rocheux observe, (…) guette qui cherche la voie menant à son sommet ». Parmi la sente de randonnées, « la plus empruntée » a « les prises patinées ». Redescendre de ces cimes transforme la vie de la marcheuse : « On se pense une route une autre nous est préparée ».
Au fil de notre lecture, folâtrons encore au bord de ces vagues. Là, deux autres poétesses sont fascinées par une conjonction des sens (ouie/vue) ou des matières et énergies (eau/air/lumière). De loin, la mer se fait connaître par un « vacarme » qui emporte ainsi Francine Clavien. L'auteure unit superbement les perceptions des sens : « Le bruit des vagues/prend le chemin de la lumière ». Façon de découvrir les vagues, ces « bâillons/faits de lambeaux/usés/et pourtant bleus ». Le même jeu de lumière marine transparaît autrement dans la poésie de Julie Delaloye, mais cette fois-ci « à contre-jour ». L'Italie l'inspire avec ses sols du sud si solaires. Là, la terre est « rouge, brasier tourné au souffle du vent ». La nuit, « la plus pure lumière » dépose « dans le miel, la mer,/ce tant d'éternité retrouvée » si rimbaldien.
Une ultime poétesse, José-Flore Tappy, a la même propension à évoquer la mer, mais – hélas – telle qu'elle est devenue aujourd'hui. Elle la voit par la fenêtre – « hublot » de sa chambre, un « un trou dévasté » en une île anonyme, fréquentée par le « tourisme payeur ». Ce lieu « qui prend froid et s'exténue » est la proie de la modernité et… des déchets qui excluent tout charme. Supportant le ballet des « éboueurs, camions-poubelles/ aux manœuvres saccadées » ou du camion de « bebidas », cette « île endosse » son développement ! En marche, l'auteure quête en vain le plaisir d'approcher la les flots : « Allégée/une algue sèche/autour des pieds/je remonte un sentier/sombre et sans étoiles/sable et poussière/soufflés/par les motocyclettes ». Nul doute, la joie a disparu de cet univers de poussières sans étoiles.

*

Cependant il est des promenades d'une autre nature. Elles se font à l'intérieur d'un corps, celui de la mère. L'exploration de soi se fait en revivant la gestation de sa propre naissance. Antonio Rodriguez refait seul ce cheminement intra-utérin en une « nativité lente ». Il s'évoque pas à pas à la deuxième personne : « tu avances vers la lumière qui est de l'air, cherchant la peau (…), tu avances dans la mère, lumière et peau, en amibe aimante (…), tu avances vers la mère (…), tu avances dans sa matière, mère ouverte de la bouche à l'anus (…) vers la forêt d'une maternité… Sous la dalle du ventre tu nous es

livré vivant ». Il naîtra le « bel enfant prêt à percer le silence de son cri ». Le poète en tire un constat plus général : « L'espèce cherche son humanité ». Y parvient-elle ? « Tout ce qui secoue peut se voir en poèmes », estime-t-il dans un éblouissement créateur.
Notre errance se poursuit aussi dans le monde des concepts approchés par ces poètes choisis : ici le mal, là la liberté, ailleurs les proximités des lettres des mots, l'enjeu grammatical. Dans *Qui instruira le livre du calme*, Jacques Roman s'auto-questionne : « où donc se loge le mal de l'homme ?». Ne pouvant répondre à cette inquiétude métaphysique, il dénonce âprement le mal, la terreur, proclame la haine des guillotines, des exécutions capitales, des fours crématoires : « cris hurlements plaintes râles/horions insultes crachats et rires de hyène/animale terreur agrandit les pupilles/la graine de la haine semée à lever/d'un bras de folie sorti du néant/carnivore exterminatrices fleurit rouge ». Peut-on y échapper ? Il y a encore « tout le mal à venir ». Seule Cassandre a la réponse.
Pierre-Alain Tâche, dans *Qui dit vrai ?* questionne quant à lui la liberté poétique. Au nom de cette liberté, il écarte (« abolit ») la muse Nusch (Nusch Eluard ?), se souvient de la disparition d'Hélène et de la mort de Jules Lequier en nageant à travers l'océan. C'est l'occasion de s'interroger sur le poète qui « a repris le don/qui répondait au don d'autrui,/le vouant à d'autres desseins ». Se référant à Guillevic et à Michaux, il continue sa quête intime : « me porter dans la faille muette/où risquer encore 'la recherche/ passionnelle et comblée/de quelque chose que l'on sait/ne jamais atteindre' » (dixit Guillevic). Même si la poésie est impossible (ou peut-être pour cette raison ?), il intègre dans ses écrits cette longue citation de poète. Il mue aussi, comme Jacques Roman, le titre de son poème en question.
Sylviane Dupuis constate, elle, la proximité des mots mur et amour : le mur est si proche de l'amour, à deux lettres près. Ce n'est probablement pas un hasard, car le mur est obstacle et l'amour insatisfait vient peut-être de « l'a-mur ». Le « mur est en toi (…) obstruant tout ». Lorsque l'espérance s'écroule, le mot Dieu va remplacer ce rien : un « mot-cri à la racine/invisible du souffle !» qui emmure. Nait enfin la poésie dans « les interstices », « dans le défaut des murs, cette faille, cet entre-deux ».

*

Dans ces péripéties de l'errance, que faire de la détresse humaine de notre société ? Trois poétesses l'explorent et sont soulagées (?) par le même refuge poétique. Nous rôdons d'abord dans une société peu démocratique qui exclut jusqu'à ses propres membres. Marie-Laure Zoss, touchée par les marginaux à la Jeanne Benameur (citation d'ouverture), appréhende ce monde bouleversé et chaotique, jonché d'êtres abandonnés au fil des lieux et – sans doute -des écrits : « Des frères, s'ils sont, leur parler où, chacun dans son angle ? ». Ses mots et ses phrases se heurtent, s'emboitent, se brouillent, s'enchevêtrent proposant des indices, suggérant des incertitudes. Ici « se lèvent des hordes hivernales (…), du chantier ferment tantôt les grilles, des ombres les tirent, casquées de jaune à la tombée ». Tandis que s'éteint « l'ampoule intermittente de la pelleteuse ; à quelques mètres, d'autres battent la semelle sur le goudron ; s'envolent des châtaignes, une patate brûlante… ». Que faire ? Y aller ou non ? « On recule vers les containers (…) la trouille au ventre ». Des travailleurs répondent à l'appel selon une « procédure de rigueur » ! L'écrivaine, elle, cherche en esprit « une planque minuscule ». Est-ce le poème dans lequel « on besogne à tailler des phrases dans du préfabriqué ».
La poétesse Sylvia Härri explore aussi étrangement les douleurs humaines, tout en bouleversant fermement les codes grammaticaux du Bescherelle (!): « je me souviens, tu me souviens, il me souvient, nous me souviennent, vous me souvenons, ils me souvenont ». L'île de Lesbos émerge avec ceux qui s'y sont réfugiés : « Visages sans nom/entassés dans l'attente/derrière les barbelés ». Parmi eux, « ce vieil homme/Alep gravé sur le frot/- cicatrice ou racine ». Que faire ? Ne pas oublier pas plus que ne s'oublient en vrac « les portes de placard laissées ouvertes » … d'arroser l'orchidée, faire

bouillir l'eau, éteindre la lumière, etc. Que faire ? « Changer les mots contre d'autres, les syllabes contre les silences, les silences contre le silence. »
Pour Laurence Verrey, l'heure « barbare » est « en déshérence mélancolie » dans ce monde dévasté par tant de guerres cruelles et de morts. « Quand l'appel des naufragés déchire la mer/lacère le sommeil que les vagues/avaient d'un coup les cris », alors la poétesse a un recours, un refuge : « recourir au poème/comme un corps émergé un rocher/qui tient bon ». L'instant qu'elle capte en jouant avec les mots et les sons est aux « bords du dire/toujours à franchir – affranchi ». Alors elle dira cette nuit kirghize, sous les étoiles « bien clouées » de la constellation du Chariot, auprès de ce lac d'Issyk Kul [2] qui pour les habitants est « une femme amoureuse et le jouet des vents ». Elle semble y être un instant apaisé ?

*

Que reste-t-il au terme de cette promenade à travers les mots, où la lectrice – moi – se sent un peu funambule. La disparition de soi, la mort, est-elle l'ultime étape ou un recommencement ? Pierre Voélin, est d'abord un promeneur inspiré qui, entre huppes et biches, pouliches, poursuit le « rêve amoureux » de la reine de Saba. Dans la « bergerie des étoiles », il compte les « soumises – les revêches/ les tendres et les étoiles ». Il saura même voir « les cortèges/d'anges » des ruines de Duino dans ces espaces où tombe la neige et « où brûle la main du Dieu ». Façon de dire la mort, cette face cachée de l'existence, tout comme Rimbaud l'a perçue devant le soldat des Ardennes.
Anne Bregani, elle, dit la mort avec une beauté si mystique qu'elle la rend désirable : « elle viendra/l'inoubliée/prendre toutes mes mémoires/lire/toutes mes rencontres/qu'elle a travaillées/de ses morsures obliques ». Cette poétesse « désorientée » frôle enfin l'indicible, la « Divine Tendresse ». Dans les voilures de son soir, Claire Genoux perçoit la mort autrement. Sur la tombe, elle est « cette enfant blanche/avec rien d'autre qu'un corps/comme un vent qui passe/sous les lunes mouillées » « Je redeviendrai ton enfant/ton enfant mort/ dans les voilures du soir ». L'exaltante tristesse de cette « nuit des adieux », une « nuit sans étoile des fontaines éteintes », étreint le cœur.

*

Ainsi chaque poète.sse poursuit la connaissance de lui-même à travers ces instants humains de vie et de mort. Dans sa promenade, il/elle introduit la mer, la mort, l'amour, le mur. Cette prose souvent libre, au rythme souvent variable, aux parenthèses possibles, aux citations d'auteurs intérieures au texte, à l'emploi de l'italique, aux répétitions. Même si l'âme hantée par le temps « est un ricochet de milliards d'années » (Jacques Roman), elle se laisse volontiers emporter dans l'espace. L'appel du sud – vécu ou évoqué – est souvent méditerranéen : Cortone, Mykonos, Delos, Tinos (Exoumbourgo), Lesbos, Syrie (Alep) et parfois moyen-oriental (Kirghizistan, lac Issyk Kul).
Oui, mais les réponses – aussi – appartiennent à tous et à toutes. Au terme de parcours suisse romand (« postface »), Angèle Paoli récapitule avec ferveur les divers élans poétiques de l'opuscule (tantôt « lyre brûlante », tantôt prose « quasi-baroque »). La poésie s'y penche sur ce qui échappe, la naissance et la mort, l'ombre et la lumière, l'onde multiple, les exils, le paysage insulaire délabré, la rêverie devant une peinture, le désarroi face à la vieillesse, des bribes de dialogue, une expérience de la glane, des voix autres, l'entre-deux, etc. « Recourir au poème » est une nécessité vitale, affirme-t-elle avec Laurence Verrey, pour « tenter de trouver un semblant d'équilibre dans le déclin d'un monde en proie à ses obscurantismes ».

Jane Hervé

© RECOURS AU POEME – « Revue des Revues » (26/01/2018)

■ **SITE – https://www.recoursaupoeme.fr/carnets-deucharis-traverses-tigre-serie/**

Notes

1. Notons que la charrette paraît plutôt vide !
2. Issyk Kul, traduction le lac chaud.

Les Carnets d'Eucharis, 2018

Le travail accompli par Nathalie Riera pour sa revue *Les Carnets d'Eucharis* est impressionnant. Cette livraison est consacrée à Gustave Roud, dossier très fourni, établi par Laurence Verrey et Alain Fabre-Catalan : textes sur la poésie de Roud comme sur ses traductions, mettant en lumière ce rilkéen et ce ramuzien, de belles lettres à Gérard de Palézieux et le cahier des photos faites par Roud lui-même, solaires. Ce numéro propose aussi les poèmes de Nancy Cunard, figure des années 30 et égérie des écrivains, un entretien avec la grande Esther Tellermann, ainsi qu'avec Alain Bourges, et divers articles sur Jean-Marc Lovay, trop méconnu, Tsvetaeva ou Brina Svit, ainsi que des poèmes d'auteurs contemporains. Charlotte Salomon, peintre redécouverte il y a peu est également évoquée. Les superbes photos de Nathalie Riera closent ce volume avant de laisser le mot de la fin à trois poètes italiennes, voix fortes. Une livraison passionnante.

Isabelle Baladine Howald
© POEZIBAO – Brève de lecture (mars 2018)
SITE – http://poezibao.typepad.com/poezibao/2018/03/br%C3%A8ves-de-lecture-les-carnets-deucharis-michel-thion-et-jean-pierre-chambon.html

---

Dernier opus annuel version papier, suite du numéro « portraits de poètes vol.1 » paru en 2016. C'est Gustave Roud qui se fait tirer le portrait avec les honneurs. La couverture nous invite à un plongeon en des eaux qu'on devine accueillantes malgré l'inconnu sous la surface. Comme toujours, en plus de poésie, il est question d'arts visuels pénétrés en mots et en images. Et cette « entrée dans l'eau » imprime tout son mouvement en portfolio par la maîtresse des lieux, Nathalie Riera. Les rédacteurs habituels, Richard Skryzak, Martine Konorski, Laurence Verrey, Alain Fabre-Catalan, Tristan Hordé, Angèle Paoli, Claude Brunet… mettent leur savoir-faire et leur inspiration au service des divers portraits, entretiens et traductions (3 poètes italiennes).
Un travail grâce auquel des auteurs vivants et très actifs en côtoient d'autres disparus, tels que Marina Tsvetaïeva, Armel Guerne ou Czeslaw Milosz, dont la singularité de leur écriture comble un lectorat qui subsiste – faut-il le rappeler ? « A claire-voix », quête, fondements et genèse des écrits chez Julien Bosc, Brina Svit ou Esther Tellerman (souriez, vous êtes filmés !). Chacun, à sa manière, tente de faire ressortir du poème la portée universelle de sa problématique. C'est entre pudeur et besoin de révélation que sont évoqués ces ferments nécessaires que sont traumatismes et blessures internes.
« Au pas du lavoir » propose des poèmes de gens plus ou moins connus sur la place (de Rodolphe Houllé à Hélène Sanguinetti, de Jean-Paul Lerouge à Isabelle Lévesque). Le

dossier consacré à Gustave Roud foisonne. Pas moins de quatorze auteurs (dont James Sacré, Nathalie Riera, J-C. Meffre… L. Verrey et A. Fabre-Catalan, tous deux coordinateurs du dossier) pour donner envie de lire l'auteur suisse (donc à part), cerné par ses tropismes bucoliques aptes à faire rimer Amour et Nature sous une résonance parfois élégiaque. Idyllique, champêtre sont des adjectifs qui reviennent à propos de l'œuvre du poète vaudois – néo-romantique ? Traducteur de Rilke, Hölderlin, Novalis ou Trakl, son travail « s'apparente à la lente approche d'un paysage », il aura influencé Philippe Jaccottet, Anne Perrier ou Maurice Chappaz, pour ne citer que ses pays. Il faut évoquer enfin Roud photographe (avec quelques reproductions ici), amoureux aussi de la peinture ; celle de Gérard de Palézieux notamment en laquelle il se retrouvait, comme en témoigne leur échange épistolaire qui dura 25 ans jusqu'à la mort du poète en 1976. Deux autres artistes moins connues sont également mises à l'honneur. Nancy Cunard, poète d'origine anglaise, également éditrice, maîtresse d'Aragon (dur métier !), ayant fui son milieu social aussi argenté qu'étriqué à tant d'égards. Elle y répondra par son engagement militant pour la cause afro-américaine et afro-européenne discriminée comme on le sait dans le monde occidental et contre la montée des totalitarismes de l'époque. Sa *Negro anthologie* de 1934, au faible retentissement alors, se voit re-publiée en 2018 aux nouvelles éditions J. M. Place en fac-similé, « augmentée d'un appareil critique ».
Charlotte Salomon ferme ce trio d'honneur du numéro : « jeune peintre allemande morte en 1943 dans le chaos du nazisme », par ailleurs soumise au germe héréditaire de la folie. « Liberté de ton » et « audace ironique » caractérisent ce jeune tempérament bien trempé de son temps qui laissera à la postérité un millier de gouaches et un livre (graphique) intitulé *Vie ? ou théâtre ?*, publié en français aux éditions du Tripode en 2015 où l'histoire de sa vie est peinte et dépeinte. On retiendra la suite de la « conversation autour du poste de télévision » amorcée dans le numéro de 2017 entre Alain Bourges et Richard Skryzak, le second interviewant le premier, cette fois-ci sur son œuvre écrite. On disserte entre autre sur la façon dont la réalité est finalement aussi indexée sur l'imaginaire que l'inverse, prétexte à organiser sa vie tout en résistant « à la soumission ou la folie ». Au bout du compte, un numéro qui confirme son foisonnement éclairé, à aborder par où l'on veut. D'un mot une image, d'une image la sensibilité du lecteur qui s'anime et glisse entre les disciplines, pas si éloignées que ça les unes des autres.

Mazrim Ohrti

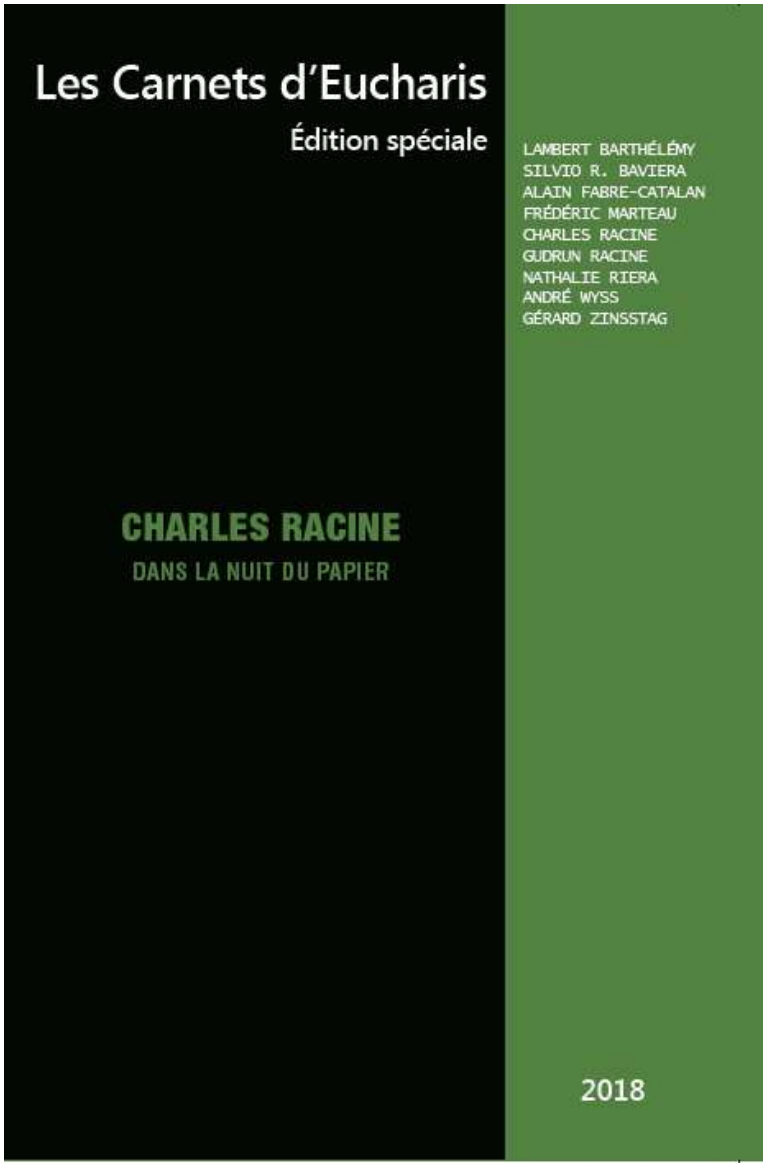
© RECOURS AU POÈME (novembre 2018)

■ **SITE – https://www.recoursaupoeme.fr/les-carnets-deucharis-portraits-de-poetes-vol-2/**

Les Carnets d'Eucharis 2018

CHARLES RACINE

DANS LA NUIT DU PAPIER



■■■

Toujours belle et soignée, la livraison des *Carnets d'Eucharis*, dirigés par Nathalie Riera, est cette fois consacrée à Charles Racine (1927-1995) sous l'efficace et fine coordination d'Alain Fabre-Catalan.

Charles Racine, à la réputation discrète mais très estimée, est le poète d'une œuvre particulière, constamment exigeante. Ses poèmes existent maintenant aux éditions Grèges, et le dossier des *Carnets d'Eucharis*, sous-titré « Dans la nuit du papier », vient compléter la vision que l'on peut maintenant avoir de ce poète toujours en quête. Il réunit poèmes et textes déjà publiés dans d'autres éditions de la revue, et est agrémenté de lettres, manuscrits, témoignages, textes et poèmes ainsi que d'un entretien essentiel (de même pour l'introduction) mené par Alain Fabre-Catalan avec Gudrun Racine, l'épouse du poète. D'autres entretiens, émouvants et éclairants (comme celui de son voisin et ami Gérard Zinsstag) apportent leurs témoignages vivants de ce poète toujours en déplacements extérieurs et intérieurs…

« Texte est un arrêt de justice/la vie par contre est effusion. » écrit Racine qui aura tenté de concilier les deux…

L'aspect biographie et bibliographique reprennent les éléments importants d'une vie si intimement mêlée à l'écriture, au point que celle-ci a rendu l'autre bien difficile : *« Le poète succombe à la lettre qu'il trace. Mais il « poursuit sa vie » en traçant la seconde lettre, le second mot, la seconde phrase. »* Ainsi peu à peu se fait le travail…

La revue s'ouvre sur une photographie du beau visage concentré de Racine, un autre beau cahier photo, dit « cahier visuel », apporte le silence du temps et de la mémoire sur les lieux et le visage du poète, ainsi que sa bibliothèque de livres et de manuscrits posés à l'horizontale.

Proche du travail de Giacometti et plus encore de celui de Tapiès, comme de celui de Paul Celan, admiratif du méconnu Guennadi Aïgui, Charles Racine aura vécu une vie de difficultés, de précarité, de déménagements constants, tout entier occupé à écrire, avec beaucoup de mal à publier tant il était exigeant. « *Le poème se déploie pour ne rien laisser. Il ne reste rien* » commente Frédéric Marteau, qui parle aussi justement d'une *« œuvre aussi réticente »*. Le reste est une sorte de pourquoi, en suspens.

À nous maintenant de lire :

« Ce que j'écris sans déployer un mythe vers hier/oppose un frontal entêtement à demain. »

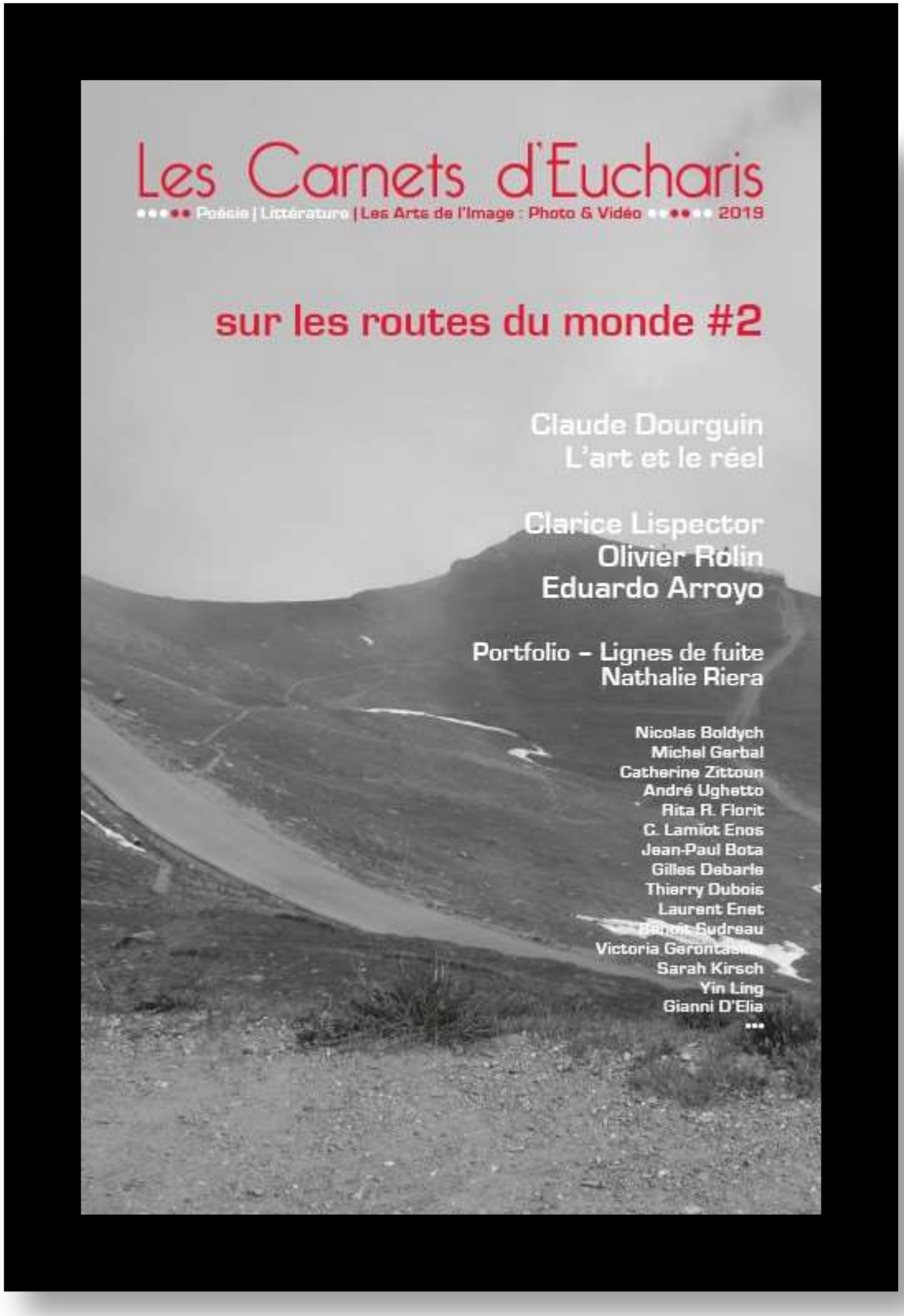
À la blancheur classique de la page s'oppose la nuit qu'il faut entailler.

Isabelle Baladine Howald

© POEZIBAO – Note de lecture (janvier 2019)

■ **SITE – https://poezibao.typepad.com/poezibao/2019/01/note-de-lecture-les-carnets-deucharis-%C3%A9dition-sp%C3%A9ciale-charles-racine-la-nuit-du-papier-par-isabelle.html**

Les Carnets d'Eucharis, 2019



Les Carnets d'Eucharis : Un cheminement nécessaire

Dans l'œuvre de Claude Dourguin, « l'immobilité est considérée comme contraire à la vie. Il y a nécessité de quitter ce qui abrite et protège, d'éprouver le vif des choses », écrit Tristan Hordé. « Dans chaque livre, Claude Dourguin tente inlassablement de restituer quelque chose de 'l'inapparente réalité', allant du paysage à l'imagination, appréciant dans ce mouvement ce qui nous demeure inconnu, labyrinthe où l'on erre pour se retrouver autant que pour se perdre. »

Le dernier numéro des *Carnets d'Eucharis*, deuxième volet d'une série intitulée « sur les routes du monde », se centre sur son travail, déployant onze contributions qui situent un auteur secret, discret, mystérieux. Une écrivaine du labyrinthe paradoxal de la nature, de la marche, de l'immensité du dehors et de ce qui se joue au plus profond de soi. Claude Dourguin refuse la fixité, la ponctualité. Elle parcourt le monde, la nature, leurs voies secrètes et infinies. Dans l'entretien qui ouvre le long dossier qui lui est consacré, elle confie : « le parcours, ou le parcourir, m'importe, m'est une nécessité. » Son œuvre répond à la nécessité d'un cheminement, d'une prospection attentive. C'est pour elle, visiblement, la nature même de l'écriture. « Le chemin, la route traversent des paysages divers, descendent, montent ; et les différences de pente, de nature du terrain sont infinies, subtiles. Chaque manière d'aller, différente, assure une liberté d'itinéraire, de rythme, de *tempo*. L'écriture connait ce climat de libre allure qui s'autorise les arrêts, les reprises, les détours. Ce sont aussi les modes du vagabondage, de la flânerie », dit-elle.

Chacune des contributions de ce numéro fort riche se lira comme l'un de ses détours dans lequel on trouvera une respiration, un repos, un écho. On réalise d'abord, comme très doucement heurté, que Claude Dourguin inscrit sa pensée dans la matière même du monde. Jean-Baptiste Para y insiste avec netteté, dans un excellent article, pour elle : « le réel avant tout ». Un réel qui réclame une attention totale, auquel il faut se frotter. C'est une « expérience du moment », écrit Michael Bishop. On s'y suspend, on s'y concentre. Comme l'écrit Marco Martella en paraphrasant Rilke : « être poète (…) c'est accepter la terre, retrouver sa place d'être humain au milieu des choses du monde, et si la poésie a une tâche, c'est d'indiquer le chemin qui mène au monde, à sa présence sensible. » Le rapport aux choses, à leurs formes, à ce qui entoure, qui nous fait condition, le temps que l'on accepte d'y transformer, augure d'une œuvre qui préfère l'expérience à la subjugation du symbole ou de la langue pour la langue. Ce qui fascine tous les contributeurs du numéro, c'est bien cette prospection.

Rien de bavard, d'inutile, de superflu. On se trouve face à une œuvre qui ordonne au monde un rapport d'évidence. Il faut montrer, sentir, exprimer. Comme l'écrit Martella : « Tous les poètes chez qui l'écriture et l'existence ne font qu'un nous l'ont dit : la parole ne peut être qu'une réponse à la vie, un geste de louange, un acte dû. » Quand la poésie égale la vie, on reconnaît que l'autre, le monde extérieur, ce qui n'est pas soi, existe et qu'il nous altère. Le dossier fourni des *Carnets d'Eucharis* offre l'occasion rare de

découvrir et de se plonger dans l'œuvre de Claude Dourguin sans l'isoler, ni l'aborder avec une forme de précaution qui la différencierait. Au contraire, l'ensemble du numéro semble répondre à ce chemin qu'elle ouvre devant chaque lecteur. On lira ainsi un texte sur Olivier Rolin, auteur bien connu, qui a consacré de nombreux textes au voyage, ses voyages dans le nord de l'est, obsédé par la Russie. Quelques titres ainsi : *Sibérie* (Inculte), *Le Météorologue* (Seuil), *Baïkal-Amour* (Paulsen), *Bakou, derniers jours* (Seuil), *Solovki* (Le bec en l'air)… On lira aussi un texte sur Clarice Lispector ou sur le peintre Aduardo Arroyo. On y découvre des poètes traduits du grec, du taiwanais, de l'allemand ou de l'italien, belles surprises, ou on y lit des textes inédits de Jean-Paul Bota, Laurent Enet ou Thierry Dubois, des entretiens avec Christophe Lamiot Enos et André Ughetto…

On s'arrêtera sur la conversation entre Nathalie Riera, Claude Brunet et André Ughetto qui avance, comme pas à pas, dans l'existence d'un infatigable promoteur des revues. On y découvre son enfance, sa jeunesse, les livres qu'il aime, qui l'ont poussé en dehors de lui, de l'évidence de l'existence : *La Peste* de Camus ou *Le Hussard sur le toit* de Giono. On y suit aussi sa carrière d'enseignant, son obsession d'une transmission vivante des textes, ses enthousiasme, l'importance de se découvrir des relais. Il y explique son rapport à l'image animée, au cinéma, ses rencontres, ses films, ses rapports avec René Char, la poésie tout simplement. Et parle de la revue qu'il anime avec une grande énergie, sur tous les fronts, avec son équipe volontaire : *Phoenix* (dont nous rendions compte du dernier numéro consacré à André Velter). Une revue majeure dans laquelle la poésie venue d'ailleurs, la traduction, occupent une part importante. On pourra lire, comme en écho avec elle, un texte de Rita R. Florit, poète italienne (un entretien avec elle figure au sommaire), qui pourrait répondre au chemin ouvert par Claude Dourguin :

Trouver la terre, parcourir, noter, ceindre, créer des liens
Et pourtant être libre dans l'unique souci : la terre, tandis qu'Ishtar
Gravide fait peser un joug d'amour qui assombrit la pensée,
L'enchaîne à elle-même.

Trovare la terra, percorrere, segnare, cingere, creare vincoli
Eppure essere libri nell'unico pensiero : la terra, mentre Ishtar
Gravida, grava un giogo d'amore che annotta il pensiero,
L'inacatena a se stesso.

(traduction par Angèle Paoli)

Hugo Pradelle

© ENT'REVUES (25 avril 2019)

■ **SITE – https://www.entrevues.org/aufildeslivraisons/les-carnets-deucharis-un-cheminement-necessaire/**

Les Carnets d'Eucharis 2018

CHARLES RACINE

DANS LA NUIT DU PAPIER

Lire Charles Racine aujourd'hui

Charles Racine (1927-1995) est un poète suisse dont l'œuvre fut partiellement publiée de son vivant. Outre une plaquette, *Sapristi*, (Zürich, Hürlimann, 1963), il publia sous son nom deux livres : *Buffet d'orgue* (Zürich, Hürlimann, 1964) et *Le Sujet est la clairière de son corps* (Paris, Maeght, 1975). Il collabora par ailleurs à de nombreuses et prestigieuses revues en France, dont *Le Nouveau Commerce*, *La Traverse*, *L'Ephémère*, *Po&sie* et *Argile*.

Il fut ainsi le contemporain ou l'ami de nombreux poètes qui écrivirent l'histoire de la poésie des années 60 et 70, comme Jacques Dupin, André du Bouchet, Jean Daive ou Michel Deguy, et fut soutenu par d'éminents critiques tels Georges Poulet ou Jean Starobinski, pour ne citer que quelques noms. Jusque dans l'effacement de ses écrits, Charles Racine et sa langue « posthume » témoignent de l'existence de la poésie. Cette œuvre qui semblait vouée au secret est désormais sortie de l'ombre où se tient l'étincelle du poème qui luit sous un *Ciel étonné*. Ce fut le titre du recueil posthume qui reprit en 1998, à l'initiative de Martine Broda et de Jacques Dupin, *Le Sujet est la clairière de son corps* (Maeght, 1975) avec les principaux écrits de Charles Racine publiés dans différentes revues françaises. Ainsi dans sa trajectoire solitaire avait-il croisé l'aventure éditoriale de la revue *L'Éphémère* créée sous l'impulsion de l'éditeur d'art Aimé Maeght. Avec le souci d'interroger la matière du poème, élargie à la question de l'art, l'écriture de Charles Racine trouva un port d'attache temporaire dans les pages de *L'Éphémère* puis de la revue *Argile*, de prometteuses revues qui accueillirent ses textes grâce aux rencontres avec les poètes de l'époque. L'étonnant recueil qui parut aux éditions Maeght en 1975 donnait à lire un subtil assemblage de textes, véritable alliage poétique accompagné de quatre gravures d'Eduardo Chillida. Par-delà son titre générique, *Le Sujet est la clairière de son corps*, ce recueil qui n'ouvrira pas un chemin vers d'autres projets de publication, constitue en lui-même un art poétique, et à sa manière singulière d'exister, « un lieu hors de tout lieu », ainsi que le définit le poète et ami Claude Esteban. Cette exceptionnelle publication reste pour les écrits de Charles Racine qui se poursuivront dans un retrait de plus en plus marqué jusqu'aux années 1990, un espace unique de dévoilement qui ne laissa pas indifférents les lecteurs du moment. Ainsi ce fut dans le premier numéro d'une nouvelle revue fondée en 1977 par Michel Deguy, la revue *Po&sie*, que parurent en ouverture un ensemble de poèmes de Charles Racine datés de 1942 à 1968. Cette poésie vouée à l'exil de l'écriture et qui met en question la lecture même du poème jusque dans le suspens d'une langue qui

s'abîme dans ses reprises incessantes, a pris le risque d'exposer son échec, sans jamais oublier l'injonction de Paul Celan dans son discours *Le Méridien* prononcé le 22 octobre 1960 : « Prends plutôt l'art avec toi pour aller dans la voie qui est le plus étroitement la tienne. Et dégage-toi. »

Les Carnets d'Eucharis

Conçue sous forme de triptyque, cette publication rassemble tous les articles publiés dans les numéros annuels des Carnets d'Eucharis des éditions 2016 et 2017, augmentée en 2018 de documents inédits, dont un long entretien avec Gudrun Racine, l'épouse du poète, dépositaire des Archives Charles Racine à Zurich. Placée sous le signe de « la rencontre de Charles Racine », elle a pour dessein d'éclairer les lecteurs autant sur la vie que sur l'œuvre d'un poète longtemps dissimulé.

Des articles, des poèmes, des lettres, des notes, des manuscrits, des entretiens et des témoignages ont aidé à la réalisation de cet ouvrage exceptionnel diffusé en France et en Suisse. Cette édition spéciale « Charles Racine – Dans la nuit du papier » constitue la première monographie consacrée au poète suisse et a été publiée en décembre 2018 avec le soutien de la Fondation Jan Michalski par la revue Les Carnets d'Eucharis que dirige Nathalie Riera. Cet hommage a été rendu possible grâce au concours de ceux qui ont été proches du poète, mais aussi de ceux qui ont pressenti une œuvre à venir.

Présentation assurée par Alain Fabre-Catalan

© RECOURS AU POÈME – (4 mai 2019)

■ **SITE – https://www.recoursaupoeme.fr/les-carnets-deucharis-lire-charles-racine-aujourdhui/**

Les Carnets d'Eucharis, 2020

Voici le dernier numéro paru de la belle revue *Les Carnets d'Eucharis.* Ce volume s'intéresse à Yves Bonnefoy, disparu en 2016. « Dire non à la nuit » est le nom du dossier qui lui est consacré à travers témoignages et reconnaissance de sa poésie et de son travail de chercheur/critique, dans ce domaine ainsi que dans d'autres tels que peinture, sculpture, musique ou photographie. Au poète de jeter des passerelles entre ces disciplines. Aux mots de constituer un refuge pour le sensible où se croisent les éléments de celles-ci. Le sens d'une démarche s'efface derrière l'objet limité à sa catégorie. Exigences d'élection du sensible restent anecdotiques. Il y a un travail de parole en perpétuel mouvement qui transcende les courants et les genres, qui, inscrite dans la peinture, la forme modelée ou la pierre, se révèle grâce à « la fonction éclairante de la poésie ». Nathalie Riera, Claude Darras, Alain Freixe, Julie Delaloye, André Ughetto et d'autres dispensent leur regard et leur attachement au poète et à son œuvre prolifique, chacun(e) à sa manière. On sait combien la liste des artistes que Yves Bonnefoy aura fréquentés pour exercer son talent est vertigineuse.

Le chemin balisé de la revue guide le lecteur où bon lui semble en fonction de ses lieux de réflexion, méditation et contemplation. Les haltes sont heureuses sur les instantanés de Nathalie Riera et les illustrations de Sylvie Ballester. Richard Skryzak dont « l'Invention du Clin d'œil » est susceptible de faire voir la chose à même hauteur que le logos, en maître passionné des arts visuels, propose un entretien/portrait de Benjamin Brou Kouadio, peintre et universitaire, avec quelques acryliques. Celui-ci, tout en exprimant sa passion pour le travail de la fresque (« un acte paysan »), relativise toute éventuelle poétique de ses racines africaines. « Je fais émerger quelque chose qui me dépasse » rappelle-t-il. Quatre portraits d'artistes et de poètes sont également mis à l'honneur : Giacometti, Nicolas de Staël, Emily Dickinson et William S. Merwin, poète américain né en 1927 et mort en 2019, écologiste avant la tendance, ayant partagé sa vie entre Hawaï et… le Haut-Quercy. Il a reçu de nombreux prix pour son œuvre. A découvrir ici, avec quelques poèmes.

Il faut évoquer la traduction, cheval de bataille fidèle des *Carnets d'Eucharis*, que Jean-Charles Vegliante, Benoît Sudreau, Béatrice Bonneville et Yves Humann, pour l'occasion font galoper sur des territoires riches et variés, respectivement traducteur(trice)s (et poètes) d'italien, de grec et de portugais. Nuno Júdice et Yannis Ritsos ne sont plus à présenter contrairement à Italo Testa, poète/philosophe quinquagénaire, à la poésie construite sur « une vision possible du désastre ambiant ».

Un autre qu'on ne présente plus, c'est André Markowicz (traducteur de russe, d'anglais et de chinois) qui a retraduit entre autres toute l'œuvre romanesque de Dostoïevski aux éditions Actes Sud. Dans un long entretien sur son travail, il donne le ton en déclarant que « la traduction n'a pas seulement à voir avec la connaissance linguistique, qui joue finalement un rôle secondaire ». Est-ce que la retraduction ne viserait pas à se rapprocher du texte original en sa dimension phénoménologique, insiste Martine Konorski, coordinatrice de l'entretien ? Il est question de lever le voile sur l'engagement moral du traducteur, créateur avant tout (même s'il faut distinguer la composition de l'interprétation), sur les valeurs stylistiques des diverses langues (ce pour quoi l'Académie française) et en amont sur leurs conditions historiques. Au final, sur ce travail d'orfèvre que le public est loin de soupçonner (« objet d'art ainsi qu'en parlait Jacques Roubaud »). André Markowicz y évoque même son enseignement oral concernant la traduction du russe, « transmission de Maître à disciple » (à l'antique donc). Superbe

entretien, riche, dense mais fluide, didactique mais vivant, et pas ennuyeux, avec en prime, ici et là, quelques notes d'humour.
On retiendra dans la rubrique « au pas du lavoir », extraits et travaux en cours de Jacques Estager et Corinne Le Lepvrier pour la dimension expérimentale de leur poésie.
Pour finir, quelques lectures critiques fraîchement détaillées donnent de se pencher sur l'œuvre féconde de Pascal Boulanger, poète et essayiste discret, et de renouer avec Edith Boissonnas, critique d'art, poète et traductrice, contemporaine de Michaux et Paulhan, testeuse occasionnelle d'expériences extatiques en compagnie de ce premier. Mais avant tout promotrice de « l'écriture à l'état brut ».

Mazrim Ohrti

© POEZIBAO (17 février 2021)

■ **SITE – https://poezibao.typepad.com/poezibao/2021/02/note-de-lecture-les-carnets-deucharis-par-mazrim-ohrti.html**